ANNÉE - N° 339 15 fr. 1er MAI 1942

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Le Travail, par ALAIN

Stendhal, par RAMON FERNANDEZ

Esquisse, par DRIEU LA ROCHELLE

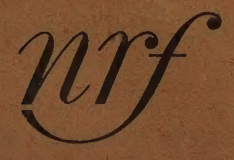
Orient, de Pius Servien, par LÉON-PAUL FARGUE

Vie de Mallarmé, de H. Mondor, par A. ROLLAND DE RENÉVILLE

nrf

CAHIER de MAI

des Éditions de la



OUVRAGES PARUS DU 1er JANVIER 1942 AU 31 MARS 1942

ROMANS - RÉCITS

rcel Aymé : Travelingue......	28	»
en Blixen : La Ferme Africaine	48	»
Bousquet : Traduit du Silence.	35	»
rc Bernard : Pareil à des Enfants........................	35	»
rles Exbrayat : Ceux de la orêt........................	30	»
bert Francis : Histoire Sainte.	35	»
rre Hamp : Gens de Cœur....	38	»
st Jünger : Sur les Falaises de larbre........................	32	»
ette Joyeux : Agathe de Nieul Espoir........................	35	»
Meckert : Les Coups........	33	»
mond Queneau : Les Temps Mêlés........................	28	»
nand Robin : Le Temps qu'il ait........................	33	»
enon : La Maison des Sept eunes Filles................	25	»

POÉSIE

vien : Orient, suivi de Le Cas Servien, par **Paul Valéry**, de Académie Française........	28	»

MÉMOIRES

ly : Mémoires, présentés et nnotés par Louis-Raymond efevre........................	100	»

COLLECTION CATHOLIQUE

Ducaud-Bourget : Orate, ratres........................	7	»
ner Englebert : Vie de Sainte Geneviève..................	7	»
arles Péguy : Notre-Dame...	7	50

THÉATRE

Paul Claudel : L'Histoire de Tobie et de Sara............	28	»
André Gide : Théâtre : Saül, Le Roi Candaule, Œdipe, Le Treizième Arbre................	50	»
J. M. Synge : Théâtre : L'Ombre de la Ravine, A Cheval vers la Mer, La Fontaine aux Saints, La Baladin du Monde Occidental......................	42	»

LITTÉRATURE

André Mary : Tristan. La merveilleuse histoire de Tristan et Iseut et de leurs folles amours restituée en son ensemble et nouvellement écrite dans l'esprit des grands conteurs d'autrefois............	33	»
Henri Mondor : Vie de Mallarmé (tome II)..............	80	»

PHILOSOPHIE

Maître Eckhart : Œuvres. (Sermons-Traités)................	60	»

HISTOIRE - BIOGRAPHIES

Pierre Brisson : Molière, sa vie dans ses œuvres............	55	»
Paul Landormy : Gounod........	35	»
Léon Lemonnier : Cavelier de La Salle et l'exploration du Mississipi. (Collection « La Découverte du Monde »)..........	50	»
Augustin Renaudet : Machiavel.	50	»
Dimitri Merejkowski : Calvin...	33	»

GALLIMARD

1942

OUVRAGES PARUS EN AVRIL 1942

MARCEL ACHARD : THÉATRE : Mademoiselle de Panama. — Corsaire. — Petrus.

Un volume in-16 double couronne.............................. 4

MARCEL BLANCHARD : GÉOGRAPHIE DES CHEMINS DE F (Collection « Géographie Humaine »).

Un volume in-8º carré, comportant 32 planches.............................. 7

La richesse de cette étude résulte de la quantité des sujets et des idées évoqués la convergence des réflexions qu'elle suggère sur des faits qu'il approfondit, rech rapproche et entre lesquels il dévoile des relations trop souvent ignorées.

PIERRE BRISSON : MOLIÈRE. **Sa vie dans ses œuvres.**

Un volume in-8º soleil, comprenant un hors-texte en simili.............................. 5

15 exemplaires numérotés sur pur fil.............................. 15

Ce livre essaie de lier étroitement Molière à son œuvre. On y trouvera en m temps que l'examen de ses pièces l'histoire des sentiments qui ont préparé, accomp et suivi leur création.

CLAIRE ET LINE DROZE : L'HEUREUSE MÉPRISE, **roman.** (Col tion du « Bonheur ».)

Un volume in-16 double couronne.............................. 3

Un roman vif et gai.

JEAN FOLLAIN : CANISY.

Un volume in-16 double couronne, sous couverture rempliée.............................. 3

15 exemplaires numérotés sur pur fil.............................. 10

Jean Follain qui est né à Canisy en a fait le centre de tout un univers poétique éla dans ses premières années, et il a voulu nous faire participer à la symphonie, m d'une enfance dont il continue de sentir en lui l'insidieuse et magnifique présence.

LOUIS GUILLOUX : LE PAIN DES RÊVES, **roman.**

Un volume in-8º soleil.............................. 4

L'Enfance est un paradis... Nostalgie des premières années passées dans petite ville de province, qui dans leur pauvreté demeurent tout illuminées l'amour et le rêve.

HENRI MICHAUX : ARBRES DES TROPIQUES.

Un volume in-4º jésus de 56 pages, comportant 18 dessins au trait de Henri Mich et une introduction.............................. 5

BRICE PARAIN : ESSAI SUR LE LOGOS PLATONICIEN. **Thèse com mentaire pour le doctorat ès lettres, présentée à la Faculté des Lett de l'Université de Paris.**

Un volume in-16 double couronne.............................. 2

PIUS SERVIEN : ORIENT, **suivi de** LE CAS SERVIEN, **de Paul Val** de l'Académie Française.

Un volume in-16 double couronne.............................. 2

La première impression que m'a donnée **Orient** est celle de musique : un sentir musical sans défaillance dicte le mouvement, en entretient la vie ou la grâce, de ver vers, oblige la lecture à se faire le murmure d'un chant, qui parfois gagne la voix ha

Paul VALÉR

SIMENON : L'ONCLE CHARLES S'EST ENFERMÉ

Un volume in-16 double couronne.............................. 2

LÉONARD DE VINCI : CARNETS, **préface de Paul Valéry**, de l'Aca mie Française, traduit de l'italien par **Louise Servicen.**

Cet ouvrage comprend deux volumes : l'un de 576 pages, contenant 22 repro tions en héliogravure; l'autre de 500 pages, contenant 24 reproductions en héliograv

2.000 exemplaires au format in-8º carré.............................. Les 2 vol. 30

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

L'ASSOMPTION DU ROI DES ROIS

Le *Châh Nâmeh* (le Livre des Rois) fut écrit au XIe siècle par le Persan Firdousi. En cent mille vers, il raconte le lutte des Iraniens et des Touraniens : c'est l'*Iliade* de l'Iran. On y voit « des armées innombrables qui tourbillonnent et s'effacent comme des rêves » : Gobineau, esprit remarquable, mais peu doué comme écrivain, a écrit par miracle cette phrase grandiose. Je ne me suis pas donné la peine de rechercher le motif de cette guerre, convaincu qu'il était futile. D'ailleurs, dans l'ordre historique, les faits importent moins que la sauce à laquelle les arrangera la postérité.

Un épisode domine le poème. Gorgé de puissance et de bonheur, Khosrau, roi de Perse, « Roi des rois », renonce au pouvoir. Il renonce comme Sylla, comme Dioclétien, comme Charles-Quint. Mais quoi ! cela est bien plus vieux. Il renonce comme les rois hindous, comme les chefs mérovingiens, comme les shoguns japonais ; les peuples héroïques ont toujours senti la gloire et les mérites (et je tais, par pudeur, les avantages) qu'on s'acquiert à faire valoir l'une par l'autre la possession et la dépossession, la jouissance et l'ascétisme. J'ai déjà écrit sur ces retraites, et la crainte de me répéter va me contenir en mon propos, où il m'eût été agréable de me déborder tout mon saoul.

Khosrau, donc, pour renoncer solennellement, a réuni sa cour. Je ne saurais imaginer la scène, qui est antérieure

au VIIe siècle avant l'ère, sans la rajeunir d'un rien, une quinzaine de siècles, et l'habiller à la mauresque, comme firent plus tard les miniaturistes de la période islamique. Le roi est assis sur un trône d'or, dans la dextre une massue à tête de bœuf. Quel âge a-t-il? (Cela est important.) On nous dit qu'il eut soixante ans de règne; mettez qu'il ait ceint la couronne à vingt ans. Autour de lui, c'est l'assemblée héroïque : pas une femme, rien que des hommes, flanqués des jouvenceaux de guerre, « délices de l'armée ». Héros barbus ou moustachus à la Staline, et puis les imberbes, dont les « anglaises » pendent par devant l'oreille; tous avec leurs arcs, leurs flèches, leurs sabres, leurs rondaches, leurs turbans, ou bien leurs casques pointus à la mongole, leurs masques de lion ou de taureau; et les chevaux à visages d'hippocampes, d'ailleurs bardés d'écailles comme des poissons, chevaux aux barbes blanches (qui sont les queues de leurs congénères suspendues à leurs mentons); enfin, ceinturés de pierreries, quelques éléphants blancs. Tout ce monde en couleurs d'un éclat diabolique. Et que dominent — dans une autre sphère — trois ou quatre recluses, aux fenêtres du sérail : de jeunes vivantes avec des mentonnières de mortes, à la hauteur des oriflammes qui se dégognent dans le vent.

Khosrau parle dans le ton royal (j'imagine un orgue qui comporterait le registre « ton royal », comme il y a le registre « *vox cœlestis* », etc...). Et il dit de grandes choses simples. « Ces héros, ces rois, ces princes, comment ne me toucheraient-ils pas, puisqu'ils sont tous moi-même? Minos, c'était moi. Et Pasiphaé. Et Khosrau. Ils ne sont pas ce que je suis en rêve, mais ce que je suis en vérité; leur être est le mien. Je suis aussi les bêtes merveilleuses que j'ai fait beugler et mourir, ou frapper le sol de leurs queues.

« Partout, dans tous les pays habités, depuis l'Inde et la Chine jusqu'au Roum, depuis l'Occident jusqu'aux limites de l'Orient, dans les montagnes et les déserts, sur

la terre et sur les mers, partout j'ai détruit mes ennemis, partout je suis maître et roi, et le monde n'a plus à craindre les méchants. Dieu m'a donné tout ce que je désirais, bien que mon cœur tout entier n'ait été dévoué qu'à la vengeance. Personne ne peut acquérir un nom plus grand, mieux satisfaire ses désirs, avoir plus de pouvoir, de bonheur, de repos et de dignité que moi. J'ai vu et j'ai entendu tout ce qui regarde le monde, son bonheur et son malheur, secrets ou connus...[1] ».

Ainsi parle Khosrau. J'aime les hommes quand ils reconnaissent qu'ils sont comblés. Ils font alors un chant ample et dense qui épouse toute leur poitrine, qui la comble, elle aussi. Je connais bien ce chant, l'ayant souvent répandu.

« Mais mon esprit n'est pas assuré contre mes passions, il pense au mal et à la foi d'Ahriman. Je deviendrai méchant comme Zohak et Djemchid (...). Je suis de la race de Tourane, pleine de magie. Comme Kaous et comme Afrasyab le magicien, qui ne voyait, même en rêve, que du sang et de la fraude, je deviendrai un jour infidèle à Dieu, et la terreur envahira mon esprit serein, la grâce de Dieu me quittera, je m'adonnerai à l'injustice et à la folie; enfin je m'avancerai dans les ténèbres jusqu'à ce que ma tête et ma couronne tombent dans la poussière, et il ne me restera qu'un mauvais renom dans le monde et qu'une mauvaise fin devant Dieu. »

Paroles shakespeariennes : « Je suis d'une race pleine de magie... », et cette évocation du magicien sanglant. Le roi a peur de lui-même. (Il appartient à ce peuple qui le premier, dit-on, différencia le bien et le mal : fâcheuse simplification). Dans un autre livre, le *Koush Nâmeh*, Khosrau est identifié à un héros du nom de Koush, dont

(1) Pour la logique du discours, j'ai placé ici deux phrases (les deux dernières) qui dans l'original ne sont prononcées que plus tard. J'ai suivi la traduction de Jules Mohl, à l'exception de quelques phrases qui m'ont paru plus expressives dans la traduction qu'a bien voulu m'en faire de vive voix Henri Massé.

Gobineau a dit : « Son orgueil n'avait jamais cessé d'être délirant. Il se croyait Dieu et, bien qu'il n'eût pas favorisé ouvertement l'idolâtrie, en réalité il n'avait d'autre culte que lui-même. » Peut-être est-ce cette part de soi dont Khosrau craint surtout les retours.

Et puis, il est las. « Je suis las de mon armée, de mon trône et de ma couronne; je suis impatient de partir et j'ai fait mes bagages (...). C'est mon âme qui est épuisée et mon cœur qui est vide. » Admirable manque de pose de ces hommes anciens. Jamais le *proprium quid* de la vieillesse ne fut confessé avec plus de simplicité, ni mieux défini, que par le monarque « au visage de soleil ». Avec autant de naturel, plus tard, dans un vers d'un autre poème, Firdousi avouera : « Mon cœur est fatigué du héros Féridoun » (un des personnages du poème).

Nous connaissons cela, n'est-ce pas? nous autres vieux mâles du troupeau. La fête brillante de l'assemblée, Khosrau ne la voit plus; il est devenu aveugle au monde extérieur, qui nous ennuie follement, passé un certain âge. Restait le monde des âmes, mais les âmes se ressemblent par trop : quand on en connaît une, on les connaît toutes. Et les êtres, les croyances, les enthousiasmes, les ambitions qui nous possédèrent, après avoir « tourbillonné », à l'instar des armées, « se sont effacés comme des rêves ». « C'est mon âme qui est épuisée et mon cœur qui est vide. » Eh bien, puisque, précisément, l'heure est venue de partir, la nature n'a-t-elle pas bien fait les choses?

Bref, après quelques lieux communs sur la vanité de ce monde, et quelque « banalité moralisante » (Darmesteter) qui, dans la bouche d'un chef d'État, n'a pas plus d'importance que dans la bouche d'un prêtre, Khosrau conclut :

« Il vaut mieux que je m'empresse de paraître devant Dieu avant que ma gloire s'évanouisse. »

Le roi veut partir en beauté. Il échange le peu d'années qui lui restent à vivre — années dangereuses, et années

lourdes — contre l'intégrité de sa gloire humaine et de sa gloire éternelle. C'est un marché, mais que son style personnel va magnifiquement agrandir.

Alors il ordonne de renvoyer tous ceux qui se présenteraient à la cour, et ferme la cour. Il revêt une robe blanche et neuve, et prie dans son oratoire. Il reste ainsi sept jours et sept nuits. « Son corps était là, mais son âme était autre part. »

Nous voici loin, n'est-ce pas? de la confiture à la rose et de l'Omar Khayyam arrangé pour esthètes américains. Cette prière dans l'oratoire, cette robe blanche, cette veillée debout, de sept jours et sept nuits, tout cela, c'est un souvenir du zoroastrisme; mais n'est-ce pas aussi, et dans son détail même, notre chevalerie?

Cependant, les grands, ne comprenant pas la conduite de Khosrau, s'inquiètent et murmurent, comme les disciples autour de Jésus. C'est l'éternel renversement des valeurs : tandis qu'il monte au faîte de soi-même, ils croient qu'il veut s'associer aux mauvais génies, aux divs. Lui, il leur répond : « Le temps venu, je ferai sortir la clameur qui est cachée en moi. »

Il prie. « J'ai fait beaucoup de bien et beaucoup de mal. Accorde-moi cependant une place dans le paradis. » Si cet homme comblé avait cru qu'il allait cesser d'être absolument, quel pathétique et quelle grandeur n'aurait pas sa démission ! Mais quand il veut, de surcroît, être comblé sans fin, est-ce qu'il ne vous gêne pas un peu?

C'est au milieu de ces effusions mystiques que Firdousi dit la parole admirable, la parole nécessaire : « Son âme, qui avait toujours l'intelligence pour compagne. » Si Khosrau est Cyrus, comme le veulent certains érudits, il faut la rapprocher de celle qu'Eschyle fait prononcer à un personnage des *Perses* : « Il (Cyrus) fut toujours aimé des dieux, parce qu'il était plein de raison. »

Dans une vision, Khosrau entrevoit sa fin prochaine. Et — comme Jésus, encore — il pleure. Toujours ce

naturel des héros anciens. Grecs et Romains, les héros pleurent. Dans nos chansons de geste, plus encore, c'est un vrai château d'eau; et ils « pâment », comme les héros arabes. Charles-Quint, durant la cérémonie de son abdication, pleure.

Khosrau distribue ses trésors et ses biens, désigne son successeur. Toujours le naturel : « Quand les affaires des grands furent arrangées, le Roi des rois était malade de fatigue. » C'est cela, les hautes tâches ne le fatiguent pas; qu'il reste debout à prier sept jours et sept nuits, Firdousi ne fera pas mention de sa fatigue. Mais les complications matérielles l'épuisent. Tout moribond hâte son trépas à élaborer un testament.

Khosrau fait ses adieux à ses épouses et à son peuple. « Mes jours sont passés. » Puis, suivi de huit héros, « les grands, les vainqueurs des éléphants, les hommes au visage de lion », il se met en route vers la crête d'une montagne, malgré les lamentations de la foule. Il a appelé « les plus puissants de ceux qui composaient cette foule » et il leur a dit : « Tout est bien ici, et il ne faut pas pleurer sur ce qui est bien. »

Or, deux mille ans après Khosrau, un autre vieillard asiatique, du même âge, après avoir écrit aux siens une lettre où il dit à peu près les mêmes paroles que vient de dire Khosrau : « Comme les Hindous qui, vers l'âge de soixante ans, se retirent dans les forêts, il est naturel que tout vieil homme religieux veuille consacrer les dernières années de sa vie à Dieu », est parti pour mourir seul, dans la neige, comme va partir Khosrau; et les *derniers* mots tracés par Tolstoï, dans la gare d'Astapovo, seront exactement les mêmes que ceux du Roi des rois : « Et tout est pour le bien, et des autres, et surtout de moi. »

Quelle était-elle, cette montagne de l'Assomption? L'Elbrouz sacré, « contrée pure par excellence », semble-t-il. Et comment était-elle? Dans les miniatures persanes, les montagnes ont des teintes exquises, mauve, saumon,

lie de vin; parfois bleu pâle ou vert pâle, avec quelque chose de glacé. Mais nos charmants imagiers éludent le côté âpre du Livre des Rois : s'il faut en croire le roi lui-même, le décor de sa dernière heure fut sévère. Après une semaine qu'ils ont passée « à se reposer et à mouiller leurs lèvres desséchées, en se lamentant », Khosrau cherche à faire partir les héros. Il leur parle comme Jésus parle aux disciples quand il se retire dans l'olivette : il connaît leur faiblesse. Et il veut rester seul. Trois d'entre eux s'en vont, les autres restent.

Le désert et la sécheresse épuisent la petite troupe. Un soir, ils se reposent auprès d'une source : « Cette nuit, nous n'irons pas plus loin. Nous parlerons beaucoup du passé, car, ensuite, personne ne me verra plus ». C'est « la nuit sur le Mont Chauve » : depuis longtemps ce titre musical me hantait, mais j'ai résisté ici à la tentation de l'orchestration, de l'oratorio; je voudrais avant tout ne pas en remettre. (Et pourtant, quelle résonance dans ce « Nous parlerons beaucoup du passé »!) Quand une partie de la nuit s'est écoulée, le Roi des rois se prosterne, lave sa tête et son corps dans la source et dit : « Je vous fais des adieux éternels. Le soleil va brandir sa lance; dès lors vous ne me verrez plus qu'en rêve. Ne restez pas dans ce désert de sable, car il va tomber une neige telle que vous ne retrouveriez pas la route de l'Iran. »

Ils s'endorment : le sommeil des apôtres. Quand ils se réveillent, à l'aube, le roi a disparu. Tandis qu'ils le cherchent en vain, le ciel « prend l'aspect d'un œil de lion ». Une tempête de neige éclate. « Es-tu entré dans les trésors de la neige? » (Job, 38). Ils y entrent. Elle les ensevelit.

Khosrau s'est évanoui comme Romulus, pendant une tempête; comme Élie avec son char de feu. A la place où il a disparu, un grand mythe descend, un de ces grands mythes qui nous viennent en volant du fond des âges, et qui se posent quelquefois sur une montagne.

De Julien, mort, lui aussi, chez les Perses, Vigny a écrit qu'il « prend la résolution de se faire tuer, quand il est sûr qu'il a été plus avant que les masses stupides et grossières ne peuvent aller » (les masses qui veulent être chrétiennes). Khosrau, avant de mourir, a-t-il été jusqu'où les autres ne peuvent le suivre ? Sa renonciation est très humaine, et n'a pas beaucoup de poids. Il ne fait que rejeter le monde, quand bientôt le monde va le rejeter. Savoir partir à temps, est-ce donc œuvre si admirable, et surtout quand on est si las ? Au delà de sa disparition, mystère. Se change-t-il en ermite et vit-il dans l'ascétisme, jusqu'à sa mort naturelle ? (mais alors pourquoi ses prières, son attitude d'homme qui sent sa fin imminente ?). Meurt-il tout de suite ? (mais alors sa renonciation a moins de poids encore, puisqu'il n'a renoncé qu'à ce que la mort allait lui prendre). Disparu, demeure-t-il, comme le veut une tradition, à un endroit caché, où il attend le messie Shoshyans pour l'aider, à la fin du monde, à ressusciter les morts et à racheter les hommes[1] ? En vérité, aucune de ces versions ne me transporte. Qu'est-ce donc qui m'attire à sa suite, moi aussi, sur cette montagne, et pourquoi est-ce que, depuis des années, je volette et j'extravague autour de la lueur glaciaire qui émane de ce haut lieu ?

Il me faudrait des livres, encore des livres, pour pénétrer le sens véritable de l'assomption de mon roi Khosrau. Mais j'ai trop joui pour avoir beaucoup lu. Et ce que j'ai lu, je l'ai oublié; le temps efface en moi, avant qu'il m'efface. A l'heure où j'aurais besoin de m'accoter à un paquet de connaissance, je cherche en tâtonnant et ne trouve que mon vide. Du moins Khosrau remplit-il mon vide de

(1) Je dédaigne cette interprétation. Il n'est dans la nature ni d'un héros ni d'un dieu d'aimer les hommes. Et Hésiode l'a bien vu, qui dit que Zeus, pour punir je ne sais plus quel dieu (Apollon ?), « le condamna à être plein d'amour pour les hommes ». L'attitude héroïque ou divine, à l'égard des hommes, est l'indifférence (d'où des interventions, en ce qui les concerne, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, c'est-à-dire une apparente incohérence).

cette sublime atmosphère d'imprécision sacrée, où il n'est tenu compte ni des temps ni des espaces; où l'on ne peut identifier ni un individu ni un lieu; où le oui et le non tournoient enlacés; où tout s'échappe en autre chose; où tout me dit : « Je suis ce que je suis » et « Je suis ce que je ne suis pas »; où tout reste toujours possible; où tout se vaut. Prométhée et Socrate, Khosrau et Jésus[1], les héros et les prophètes, les ermites et les sibylles, les centaures et les sages, tout cela, n'est-ce pas? c'est la même famille; c'est la religion du plafond de la Sixtine, la religion de cet indéterminé que j'étais fait pour incarner dans ma personne, et pour exprimer en un magnifique langage. Mais ma vie passe, et je n'ai encore accompli ni l'un ni l'autre, et je ne sais pas même si une telle synthèse est le produit dérisoire de mon ignorance et de ma faiblesse d'entendement, le phantasme monstrueux qui se recompose plus loin, de tout ce qui, en moi, s'est défait et m'a fui; ou si c'est l'inverse, si la Montagne de l'Unité est le morceau de réel que j'arrache par à-coups à l'erreur et à l'ombre, aux heures où une partie de moi enfante des choses de lumière.

HENRY DE MONTHERLANT.

Paris, janvier 1942.

(1) Quand j'écrivais ces lignes, j'ignorais que, selon le prophète, Cyrus est l'oint, le « christ » de Jéhovah (Isaïe, XLV, 1 et 28), et peut être ainsi tenu par un chrétien pour une lointaine préfigure du Christ, l'Oint par excellence. Or, Khosrau, nous l'avons vu, est identifié par certains, dont Gobineau, à Cyrus. Ainsi mon intuition et l'érudition se rencontrent. Et les rapprochements que j'ai faits ici entre telles démarches de Khosrau et celles du Christ, et qui ensuite me semblèrent assez fantaisistes pour que je songeasse à les supprimer, trouvent une justification dont je suis le premier surpris.

POÈMES

MAIS LE DÉSERT ENTEND

Saisi par la plus haute solitude
Qui d'elle-même enchante son tourment
— Ce miel amer du meilleur dénûment —,
M'atteindras-tu, ma chaste plénitude?

Accord promis par cette autre altitude,
(O chant suprême, ô mon épuisement !)
Suis-je l'élu, l'astre, le flamboiement ?
Ai-je accompli ma libre servitude ?

— Oui... Précédant de ce moi le contour,
J'arrive seul au faîte de la tour
D'où la mer n'est qu'un éclat de silence.

Quoi ? Pour crier mon appel dans le temps,
N'ai-je, captif de mon humaine chance,
Que le désert ? — Mais le désert entend...

TOUCHER A LA MERVEILLE

Mon bel instant, ma meilleure figure,
Multipliez les sources du hasard
Et délivrez l'enfant de mon regard
Pour qu'il obtienne un ciel à sa mesure.

Scintillement, chance extrême... O Parure,
Le jeune dieu dispose de ma part :
Mûrs, tous les fruits, soleil de part en part !
— O Transparence où je perds ma figure...

Mon bel instant, ce n'est plus moi qui vis
Mais ces yeux seuls que la flamme a ravis
Et qui me font toucher à la merveille...

— Où suis-je donc ? Permanence, où es-tu ?
Je meurs pour moi, mais mon regard qui veille
Me rend au dieu qui porte l'inconnu...

MORT D'UN AUTRE SEPTEMBRE

Nuit de la nuit qui tenez le silence
Entre vos mains pour qu'il nous fasse peur,
Sur ce rivage et sur tout son malheur
Mort vous mettez — sa fuite et son absence...

Source, vallée, inhumaine innocence !
C'est toi qui viens me disant que tu meurs
Et qu'un sommeil qui n'a pas de lueurs
Retient là-bas ta meilleure présence.

Nuit de la nuit ! Les quatre grands vents froids
Font jusqu'ici parler toutes les voix :
Un nom se met à bouger dans les chambres,

Un nom de chair que ta chair enfantait...
— Est-ce le tien, Mort d'un autre septembre,
Que l'ombre arrache à ce ciel qui le tait ?

LOUIS EMIÉ.

DE LA SORCELLERIE DES ESQUIMAUX AU YOGA TIBÉTAIN

Il peut sembler aventureux d'établir un parallèle entre les pratiques et conceptions religieuses d'une des peuplades réputées les plus primitives du globe et les doctrines subtiles du lamaïsme tibétain. Sur le terrain scientifique, la théogonie des Esquimaux n'a été envisagée jusque-là que sous ses aspects de « mentalité primitive ». Les travaux de Lévy-Bruhl ou de Frazer nous ont habitués à n'y voir qu'une variété de l'animisme africain ou océanien. Il a fallu les études minutieuses du Danois Rasmussen (1) dans l'intimité des tribus groenlandaises et canadiennes, pour nous révéler, au delà d'un ample faisceau de légendes et de traits originaux, une manière de monachisme séculier, de théosophie intuitive et, curieusement mêlée à des pratiques de pure sorcellerie, une sorte de « Sentier de la main droite » qui présentent, à notre sens, quelques analogies frappantes avec les méthodes yogistes des Indes et du Tibet (2).

Il faut, semble-t-il, se pénétrer aujourd'hui de ce jugement : le sorcier esquimau n'est pas comme le drogman des populations négroïdes un magicien chargé de provoquer des enchantements et d'invoquer d'étranges esprits tutélaires au cours des cérémonies rituelles. Le sorcier esquimau est un être élu, désigné aux hommes par l'obsession de certains états mentaux et qui, dans la plupart des cas, recherche pendant un temps la solitude complète afin de

(1) Voir Rasmussen, *Mythes et Légendes du Groenland*, *Du Groenland au Pacifique*, ce dernier seul traduit en français.

(2) Nous ne ferons allusion dans cette étude qu'aux doctrines bouddhistes de l'école du Nord ou Mahayaniste, attachée à une interprétation ésotérique des textes sacrés.

vivre uniquement avec le Grand Esprit, *Sila* (le Temps, l'Univers, l'Intelligence) et apprendre, avec la Sagesse suprême, à servir de guide et de truchement aux hommes auprès des forces suprasensibles. On voit combien d'éléments proprement et hautement spirituels entrent dans une telle définition.

Dans la conception commune aux sorciers esquimaux, le futur initié est en effet considéré comme un être d'élection souvent désigné avant sa naissance.

Dès son jeune âge il est, la plupart du temps, sujet à des rêves inexplicables. Des êtres étranges, inconnus de lui, viennent lui parler, des paysages d'exceptionnelle beauté se déroulent dans sa conscience. Et ces songes prennent un relief particulier, inusité, s'apparentant moins aux rêves ordinaires qu'aux « réminiscences » observées surtout par Mme David-Neel dont l'œuvre (1) nous a familiarisés avec des faits mentaux de cette nature, communs parmi les futurs initiés du Tibet. Dans l'un et l'autre cas, ces manifestations sont mises en rapport avec la vie de l'être astral. Pour le Tibétain, rompu à la logique métaphysique, elles sont des souvenirs d'une précédente incarnation; pour l'Esquimau, elles sont le fait d'esprits auxquels l'être astral du futur sorcier se trouve lié par des liens transcendantaux.

Plus l'enfant-sorcier avance en âge, plus ces visions s'imposent à lui; bientôt elles le visitent à l'état de veille, en plein jour, d'abord dans des circonstances frappantes, terreurs soudaines et inexplicables ou état d'euphorie sans raison apparente. Les visions se précisent, se matérialisent et offrent au voyant la perception de ce qu'il croit être son ou ses esprits tutélaires: un de ses ancêtres qui reprend pour lui seul une forme sensible; des animaux ou encore des êtres étranges dont les contours extravagants sont si précis dans la seconde vue du sorcier, que Ras-

(1) Mystiques et magiciens du Tibet, etc...

mussen en a pu recueillir un grand nombre de dessins. Si le futur initié, dont la prédestination n'est manifestée que par des rêves nocturnes, ne peut « visualiser » ses esprits tutélaires, comme il arrive parfois, son maître lui conseille d'aller au-devant d'eux en recherchant une solitude que nous décrirons plus loin : car l'ésotérisme esquimau attache à cette opération mentale une importance au moins égale à celle que lui attribuent Hindous et Tibétains. On sait la place que tient parmi les procédés du Yoga la visualisation des *devata* ou dieux tutélaires du *chéla* (élève-yogin): le développement de cette faculté représente l'une des étapes essentielles sur le « Sentier de la main droite », et nombreuses sont les méthodes recommandées par les *gurus* (maîtres) pour créer dans l'esprit du disciple les images visualisées d'êtres spirituels (1). Sans doute, la réalisation de cette étape n'est-elle pour le Tibétain et l'Hindou qu'un procédé pour faire comprendre à l'élève la vanité de toutes les apparences sensibles et leur identité avec le Noumène. Sans doute le *Yogin* doit-il aller plus loin et se convaincre de l'irréalité de toute cette fantasmagorie, alors que l'Esquimau ne dépassera jamais complètement ce stade et croira à l'existence réelle de ses « esprits tutélaires ». Mais il ne faut pas oublier que les plus hauts enseignements yogistes prescrivent de considérer les déités visualisées « avec un souvenir exalté, de la vénération, de la dévotion », de les regarder « comme réelles, saintes et divines ». Et s'il est entendu qu'elles n'ont pas une existence objective individualisée, elles n'en sont pas moins « les manifestations réelles des déités de *Jambudvipa* (le monde humain de la Terre)... pouvant influencer... l'Univers entier dans toutes ses parties » (2).

Arrivé à ce stade mental, le futur adepte est mûr pour

(1) Voir notamment celles que conseille le *Swâmi* Vivekananda dans son *Raja Yoga*.

(2) *Shri Chakra — Sambhara Tantra*, texte tantrique tibétain qui s'adresse à cet égard aux « hommes de l'intelligence la plus haute ». Voir des prescriptions analogues dans le *Chös drug* ou Epitome des

l'initiation qu'il recevra d'un maître réputé. Elle ne consiste pas, comme dans les sociétés animistes, en la transmission de quelques secrets incompréhensibles ou d'un ensemble de formules magiques, mais, au lendemain d'un rite initiateur, en une période de rigoureuse retraite et de méditation spirituelle. Le rite initial, qui ne paraît plus actuellement pratiqué, est essentiellement une confession publique du disciple, lequel ne peut nourrir l'espoir d'acquérir la seconde vue que s'il échappe effectivement à toutes les erreurs qui s'attachent inévitablement à la condition humaine. Point ne serait besoin de s'attarder à une pratique qui est commune sous une forme ou sous une autre à tous les systèmes religieux élevés, si l'on ne devait constater l'insistance avec laquelle les textes mahayanistes rappellent au *chéla* la nécessité d'avoir « la connaissance de ses propres défauts et de ses vertus » (1), condition première de l'Illumination, si ce n'était pas à cette aune que le guru mesure d'habitude le progrès spirituel de l'adepte. La publicité et le cérémonial dont s'entoure la confession de l'Esquimau montrent assez qu'il s'agit d'un rite symbolique et que si l'on prétend reconcilier de la sorte le postulant avec les Esprits irrités par ses infractions au tabou, cet acte d'humilité tend, en fait, à le rendre définitivement maître de ses mauvais penchants. Suit un rite assez étrange en son symbolisme, mais au fond d'une haute portée spirituelle. Dérobé aux regards de l'assistance, le maître « extrait » l'âme du disciple de ses yeux, de son cerveau et de ses entrailles; le sujet restera « sans âme » immobile et à jeun trois jours durant si c'est un homme, quatre si c'est une femme. Les initiés prétendent que cette opération rend « lumineux l'intérieur du corps » phénoménal et que la force extraite des organes

Six Doctrines abrégées (textes traduits du tibétain et publiés par les soins du Dr W. Y. Evans-Wentz dans *Le Yoga tibétain et les Doctrines Secrètes ou les Sept Livres de la Sagesse du Grand Sentier).*

(1) *Le Sentier Suprême des Disciplines*, livre tibétain publié par le Dr Evans-Wentz, *op. cit.*

du disciple passe dans ses futurs esprits tutélaires qui ne l'effraieront plus quand il les rencontrera. Il n'y a point d'autre interprétation orthodoxe de cette pratique. Elle nous paraît cependant claire. Localisant « l'âme » dans les yeux, le cerveau et les entrailles, elle vise, en premier lieu, à déraciner chez le postulant toutes les impressions des sens et toutes les passions de l'homme pour le rendre plus apte à communiquer avec le monde suprasensible et ainsi à recevoir l'Illumination. C'est sous une forme plus imagée le renoncement préconisé par toutes les grandes religions et que tous les Yoga, tantriques ou non, prescrivent comme première condition du progrès spirituel.

Au lendemain de ce rituel — qui, nous le répétons, paraît tombé en désuétude — le futur sorcier commence sa retraite qui doit le rendre maître des forces occultes. Rasmussen a recueilli à ce sujet, entre autres témoignages, celui d'un vieil Esquimau de la tribu des chasseurs de rennes, l'une des plus « primitives » des Esquimaux américains. Le sorcier décrivit ainsi son initiation. En plein hiver, le maître le conduisit sur un petit traîneau en un endroit solitaire fort éloigné de son village; il lui construisit là une petite maison de neige où pouvait tenir une seule personne, tandis qu'il restait assis sur le traîneau pour ne pas profaner la neige en la foulant. Le vieillard, la maison achevée, y porta le disciple qu'il fit asseoir sur un fragment de peau. Il lui recommanda de ne penser qu'au Grand Esprit et à l'esprit tutélaire qui allait descendre en lui; puis il le quitta sans lui laisser aucune nourriture. Il ne revint que cinq jours plus tard, lui apportant quelques gorgées d'eau tiède. Puis le jeûne du disciple recommença pendant quinze journées consécutives. Alors le maître lui donna de nouveau quelques gorgées d'eau et un petit morceau de viande. Ce maigre repas fut suivi d'un nouveau jeûne de dix jours. Durant cette épreuve, le disciple souffrit tellement de froid et de fatigue que, par moment, il eut l'impression de ne plus vivre. Il ne songeait du

matin au soir qu'au Grand Esprit et s'efforçait de bannir de ses pensées les hommes et les contingences humaines.

Cette technique de l'Illumination, dont nous examinerons plus loin les résultats, rappelle étrangement les nombreux témoignages recueillis par Mme David-Neel au cours de ses voyages au Tibet. Là aussi le *guru* recommande souvent au *chéla* de vivre seul dans une petite cabane obscure d'où il ne sortira qu'après plusieurs semaines d'ascèse et d'incessantes méditations sur un livre ou sur un sujet donné. Il n'est d'ailleurs que de rappeler l'importance qu'attache le Yogin à la domination complète de toutes les fonctions inférieures et à l'insensibilité des centres de perception, insensibilité qu'on s'efforce d'atteindre par des méthodes beaucoup moins rigoureuses que celles préconisées par l'initiation hyperboréenne. Pourtant le but que se propose le postulant est manifestement le même : délivrer le corps physique de toute sujétion, de toutes les contingences terrestres afin qu'il ne puisse plus, en aucune façon, gêner la vision intérieure et qu'on puisse ainsi, après avoir détruit la personnalité, réaliser l'Union mystique avec Dieu. Le témoignage esquimau est d'une netteté frappante. L'état mental réalisé est étranger à toute logique consciente. Le sujet obéit à des lois psycho-physiques surhumaines. Il a l'impression « de ne plus vivre ». Et de fait, ce n'est qu'en état de catalepsie que le corps humain peut supporter sans succomber un jeûne d'un mois dans le froid polaire subi dans une immobilité totale. S'il est impossible d'apprécier jusqu'à quel point l'adepte a su réaliser la jonction décrite par toute la littérature bouddhiste sous le nom de *Samadhi* (1) ou conscience supraterrestre transcendantale de celui qui est pleinement éveillé, puisque cet état ne peut être décrit mais seulement connu par l'adepte, il nous paraît cepen-

(1) Et « La Claire Lumière primordiale » (*Gzhi-hi-hŏd-Gscl*), texte tibétain.

dant certain que l'état réalisé par l'Esquimau est fort proche de celui du Yogin accompli (1).

C'est que l'adepte esquimau, au lendemain de son épreuve, n'a pas seulement acquis la seconde vue au sens banal du terme; il n'a pas seulement trouvé en lui-même, au témoignage de l'un d'eux, la flamme qui lui donne la force de voir, les yeux fermés, dans l'obscurité, de pénétrer les choses mystérieuses de ce monde, les secrets d'autrui et l'avenir (les preuves en abondent). Il est surtout devenu « capable de voir ce qui est mystère pour les autres hommes ». Nous citerons cet aveu : « C'est uniquement par les privations et la douleur que l'esprit de l'homme pénètre les vérités qui restent cachées à la grande masse. »

La description qu'on nous fait des régions célestes visitées par le sorcier nous permet d'apprécier le stade où s'est arrêtée l'évolution de la pensée religieuse esquimau par rapport à la pensée hindoue et tibétaine. Avec l'aide des étoiles qu'on nous dit avoir été jadis des humains, l'âme de l'adepte parvient au pays de la lumière où vivent les âmes des défunts purifiés (soit qu'ils soient morts de mort violente, soit que leur âme ait séjourné au pays de « l'étroite arête », sorte de purgatoire). Le caractère immatériel de ces êtres est nettement affirmé. Leur genre de vie est analogue à celui des humains; mais elles ne connaissent pas la douleur ni les inimitiés. Elles sont accueillantes pour d'autres âmes; mais elles se détournent déçues quand elles apprennent que le sorcier appartient encore au monde des vivants. Tout cela serait assez banal. Ce qui est essentiel, c'est que l'Esquimau considère le séjour de l'âme au ciel comme purement transitoire. L'âme revient sur terre, après un temps, sans qu'on puisse dire sous quelle forme — humaine ou animale — elle renaîtra. Car le cercle des existences est « éternel ».

(1) Voir notamment les expériences des *Swami* Ramakrischna et Vivekananda décrites par Romain Rolland dans la *Mystique de l'Inde*.

On aperçoit combien cette conception est voisine de la conception bouddhiste dont l'essence même est la doctrine de l'incessante renaissance dans un corps de transformation (surhumain, humain ou animal) (1) que complète toutefois la doctrine de la libération définitive. Bien plus, durant la période transitoire entre deux renaissances passée dans le *Bardo* ou état de l'être conscient *post mortem* (litt. « entre deux » états), l'esprit a une série de visions hallucinatoires conditionnées par son *Karma* ou faisceau de l'activité psycho-physique antérieure. Les lamas enseignent que ces visions, contenu de la conscience visualisée, sans existence réelle, sont toujours conformes aux données de la Foi qu'a professée le défunt et que si un bouddhiste a les visions décrites dans les versets du *Bardo-Thödol*, le chrétien verra le ciel biblique, le mahométan le paradis koranique, l'Indien la Grande Prairie de l'Au-delà. Les visualisations réalisées par le sorcier esquimau pendant la transe s'expliquent ainsi tout naturellement. Mais, du point de vue de la métaphysique bouddhiste, elles déterminent aussi d'une manière assez précise l'état du progrès spirituel du sorcier et, par conséquent, celle des tribus esquimaux. Ici, rien n'atteste l'existence au « pays de la lumière » d'un état permanent d'absorption. Les êtres visualisés restent indissolublement attachés à leur *Karma*. Destinés à revenir sur terre, ils n'ont pas conquis l'effacement de leur force vitale et de leur personnalité. Tout au plus peut-on entrevoir dans leur répugnance marquée pour le commerce avec un mortel l'espoir d'éviter les renaissances terrestres. Il n'y a pourtant nulle place dans ce système pour une fin dernière, une délivrance du cercle infernal des existences individuelles.

C'est en présence de cette constatation que nous tenterons de dégager quelques conclusions d'ordre historique. Nous croyons avoir montré des concordances si nom-

(1) Seul le bouddhisme du Sud (Hinayana) admet sans restriction la possibilité de cette dernière forme du corps conditionné.

breuses et si précises entre la conception de l'initié esquimau et celle de l'initié yogiste, qu'il peut n'être pas téméraire de soupçonner une origine commune. On sait que les historiens du bouddhisme tendent de plus en plus à chercher au nord-est des Indes, au Tibet et même par delà, en Mongolie, l'une des grandes racines du bouddhisme classique (1). D'un autre côté, on restitue chaque jour davantage les éléments prébouddhiques des textes tibétains. Certains, notamment ceux du rituel *Chöd* et, pour partie, du *Bardo-Thödol*, paraissent bien appartenir à l'antique religion tibétaine appelée *Bön*, qui enseignait la renaissance perpétuelle et que la doctrine bouddhique de la libération définitive du Karma par l'Illumination est venue supplanter. Il est hors de doute que l'Esquimau se rattache ethniquement comme linguistiquement aux Mongols tout comme les Tibétains et que, s'il paraît démontré aujourd'hui que le peuplement du Groenland s'est effectué à partir de l'Amérique, il paraît non moins certain à Rasmussen que l'Esquimau a été primitivement un continental, et que son foyer de civilisation se situe dans la région des Grands Lacs d'où se serait effectuée la dispersion. Nous aurions, pour notre part, tendance à supposer une immigration dans la région des Lacs à partir des Toundras de l'est sibérien. On pourrait ainsi songer à une séparation du groupe originaire et du groupe esquimau antérieure de plusieurs siècles, sinon à la naissance du bouddhisme classique, du moins à son extension au Tibet et à la Chine. La prodigieuse mémoire de l'Esquimau qui a si souvent frappé les explorateurs, l'extraordinaire précision du souvenir expliqueraient facilement la conservation de pratiques religieuses ancestrales.

PAUL ARNOLD.

(1) Voir notamment : *L'Inde antique et la Civilisation indienne* par Masson-Oursel, Willman-Grabowski et Stern.

APOLLINARIANES

(Fin)

Nîmes, 17 mars 1915.

Ma chère amie,

N'en parlons plus, tu as bien fait, tout ce que tu fais est bien et il n'y a rien à redire. N'empêche que tu m'as fait être lâche pour la première fois de ma vie. Car toi qui as de si bons tuyaux tu ne sais rien de ce qui se passe à notre dépôt de Nîmes. Je fais partie d'une division spéciale d'Élèves Officiers de Réserve formée par le colonel et par les commandants des deux régiments de Nîmes. Elle n'a rien d'officiel. On y avait mis des gens distingués de 30 ans et au-dessus. Nous devons passer par tous les grades jusqu'à celui de sous-lieutenant, une fois passé l'examen de chef de section, mais la circulaire du Ministre parue le 10 février a tout changé et comme nous n'avons aucune existence officielle nous continuons le cours par grâce des commandants, mais sommes à la disposition de nos batteries pour les départs après trois mois de service. J'y suis. On a passé la visite et lundi on formait une batterie de 9, pour aller à Bizerte et de là en Turquie. On a demandé à notre peloton des volontaires pour partir comme brigadiers faisant fonction de logis. On en demandait deux et ce sont deux autres qui partent, pas moi, car lâche que j'étais je n'avais pas de tes nouvelles, et en espérais. Voilà ma chère amie, où peut conduire la passion. Je ne me le pardonnerai jamais et ferai tout mon possible pour réparer cette faute et partir (puisque tu ne m'aimes plus) même comme deuxième conducteur avec la batterie de 120 qui va être formée bientôt. Tout cela d'ail-

leurs ne t'intéresse pas. D'autre part sans te demander autre chose je te demande, même maintenant que je ne veux plus t'aimer et veux être guéri de toi, comme ultime satisfaction, de quitter le front où tu n'es pas à ta place, où tu dois donner du souci à tout le monde et en particulier à T. Je ne te demande nullement de venir me trouver (sacrifice fait), non, ne viens pas ici, c'est absolument inutile puisque tu ne m'aimes plus et que bientôt je ne t'aimerai plus non plus. Mais pars de là-bas pour ma tranquillité, pour que je puisse travailler avec courage. Tu m'as anéanti pendant ces deux mois. Si je n'ai pas une fièvre cérébrale, ce n'est pas de ta faute mais je suis en plein dans l'anémie cérébrale. Je comprends tous les sentiments et les respecte, mais de ton côté rends-toi compte de ce que j'ai pu souffrir. Dimanche, à bout de forces après je ne sais combien de jours sans nouvelles (après ta lettre précédente de Baccarat) j'ai envoyé carte recommandée à T. pour avoir nouvelles, ai envoyé lettre (non compromettante pour toi) à J. pour savoir si tu étais en bonne santé. Enfin si je n'avais pas eu de lettre de toi aujourd'hui 17 date fixée par toi pour ta venue demain 18 (?). Maintenant c'est fini, je ne veux plus t'aimer, on souffre, on souffre, puis on apprend à ne plus souffrir.

Pour notre rencontre à Marseille (car je prévois que c'est là que tu fixeras sans aucun doute, par dernière ironie, notre illusoire et dernier rendez-vous) n'y compte pas. On ne donne plus de permissions pour Marseille à moins d'un cas de force majeure et je n'en trouverai aucun en l'occurrence.

Ne me crois pas méchant, ma chère amie; je ne t'ai pas aimé égoïstement, tu te trompes, et me fais injure bien gratuitement. Si je t'ai demandé de revenir c'est surtout à cause des dangers que je savais et que T. ne cachait pas dans les mots qu'il joignait à ses lettres. Je ne t'en ai rien dit pour ne pas t'épouvanter toi-même. Bref, je ne te demande absolument rien pour moi, mais reviens. Ne viens pas ici. Va où tu veux, tu es libre, fais ce que tu veux. Puisque tu ne m'aimes plus tu peux bien aimer qui tu veux, mais ôte-moi le souci

de te savoir là-haut. Si tu vas à Paris, mets chez la concierge, 202, boulevard Saint-Germain, mes lettres, et aussi celles que tu m'as écrites (qui m'appartiennent) à moins que tu ne veuilles pas me donner ces lettres que j'aurais toujours relues avec plaisir comme un exquis moment de ma vie en 1914-1915. *En ce cas tu es encore libre d'agir comme tu veux. Je ne t'en veux nullement. Tu as embelli ma vie pendant quelques mois, tu m'as fait des serments qui m'ont exalté. Ils m'ont mis pendant quelque temps au-dessus des autres hommes. J'y ai cru et ai été heureux. Donc je dois t'en être et t'en suis extrêmement reconnaissant. Je serai toujours ton ami et même sans amour, tu peux, étant femme, et au nom des souvenirs que ton nom m'évoque, compter sur moi en tout et pour tout. Sauf naturellement que si je ne t'aime plus, comme ma volonté le fera en quelques jours, je ferai toutes les choses que tu as droit d'exiger de moi, je les ferai, dis-je, amicalement, et non plus amoureusement. J'aime beaucoup T., chère amie, mais je souffre un peu (plus beaucoup maintenant) d'être toujours la cinquième roue de la voiture. J'aime bien qu'il soit tout, mais c'est un peu embêtant de n'être rien du tout.*

Enfin ne te fais pas de bile pour moi, si tant est que tu t'en sois jamais fait. Je ne suis plus fâché, plus du tout, hors que l'amour meurt... *Je suis encore très inquiet à cause des dangers que tu cours et cette inquiétude me rend malade. Voilà.*

G.

Je n'ai mis je crois dans cette lettre que la vérité. Mais si tu me trouvais injuste à ton égard ou si tu croyais qu'il y ait là quelque chose qui puisse froisser T. (même s'il ne lit pas la lettre) déchire-là et voilà.

G.

De tels émouvants appels et cette lettre (parmi tant d'autres) montrent comme la passion avait bien remué, creusé Apollinaire. On verra tout à l'heure la décompo-

sition de cette passion. Quant à ses fondations, je les ai montrées en décrivant la personne respective de chacun des deux amis, et la période de leur rencontre, de leur première aventure à Nice; aventure tournée court à l'engagement militaire d'Apollinaire. Ensuite était survenue cette surprise de Nîmes : l'arrivée inespérée de Lou, et animée des dispositions satisfaisantes que j'ai dites. La réalisation plénière qui s'en était suivie avait comblé furieusement le vœu d'Apollinaire, après qu'un long et vain postulat avait jusque-là exacerbé son naturel sensuel, aux goûts impérieux. Ainsi les deux amants, en ces quelque huit jours qu'ils se consacrèrent, avaient-ils épuisé les excès jusqu'aux extrémités aliénées et, vues de sang-froid, le plus tragiquement absurdes. Mais l'amour sait, aux yeux troublés des amants, colorer tout au delà du mérite.

L'érotisme poussé à bout est toujours accompagné moralement, en retrait, d'une très grande et virtuelle amertume subconsciente, avec, chez les meilleurs — et tel un Apollinaire — des éclairs de conscience, que les ivresses aliénées et les béatitudes stupides noient, mais sans réussir à anéantir la permanence sourde, au secret, des intuitions du cœur retiré, ni celles des jugements de la raison, qui s'assombrissent à la tragédie présentée, ou bien qui s'essaient à consentir, avec ironie, aux impérissables et simples palinodies des inavouables travaux; ou bien qui comprennent, sans vouloir juger.

Que de pénibles traits, dès l'origine et tout au cours de leur commerce, marquaient entre elle et lui une entière discordance, à laquelle on s'étonnerait qu'il ait passé outre, si l'amour, par définition, n'était prêt à toutes les concessions, à toutes les humiliations! Dieu, comme il a vécu là tout un temps, très au-dessus du réel! Un temps *surréaliste*, comme il devait qualifier sa leçon, plus tard, et en ne se trompant pas.

Mais vint ce jour où il se retrouva en face de son évanescente maîtresse; deux longs mois après qu'ils s'étaient

séparés. Ce fut à Marseille, le 29 mars 1915, qu'ils eurent leur ultime tête-à-tête.

Après les reproches violents et réciproques inévitables entre des amants revenus de leurs aveuglements, et après qu'ils se furent calmés, ce fut en vain que le poète, au moins, voulut reprendre les jeux anciens. Il essuya un *non*.

A cette offense insupportable à sa susceptibilité intime, à son orgueil d'homme, et déjà retrempé qu'il était aux épreuves de la vie rudimentaire, simple du soldat, il se ressaisit en secret contre l'outrage gratuit, retrouva son aplomb et sa curiosité : il peut regarder maintenant sa maîtresse sans qu'elle comprenne — toute à la joie élémentaire qu'elle ressent à dominer et à humilier encore — qu'il vient de retrouver une plus exacte appréciation de son état trop injustement aggravé. Elle croit, à tort, être encore en présence de la pauvreté passionnelle, sentimentale, plaintive qui avait alimenté, oppressé la correspondance malheureuse de son amant. Mais la réalité vient d'apporter à Apollinaire une belle leçon révélatrice de cette aliénation qu'ont été ses ivresses, ses espoirs et ses transes de l'hiver, aboutissant à cette déchéance qui vient finalement de lui être infligée. Ça ne lui suffit pas d'être à nouveau seul à seul, et dans une posture d'ultime dérision, avec celle qui, insoucieuse, a exercé, envers lui, une indifférence dissimulée derrière les à-propos cursifs d'un intérêt esquissé sans fond, à jet de plume, et lui ayant fait ainsi un tel mal. Il lui faut encore, pour l'instruire vraiment, la sanction du rire étourdi de sa maîtresse, de son sourire interdicteur où s'exprime si allégrement sa dégustation enfantine à diminuer, à soumettre, à exécuter pour le plaisir... Il lui faut son regard méprisant, « étonné » et satisfait, mais ne pénétrant nullement le retournement, cette fois, de celui qu'elle ne connaît pas (et ne connaîtra jamais), ni quelle force il vient de retrouver à s'arrêter net au bout de sa course à la ruine.

Il avait compris, dès leurs premiers contacts, jadis, qu'il avait rencontré en elle le danger même, le danger substantiel en chair et en os, le danger en femme, et où il pourrait à fond exercer successivement les deux pôles de sa nature : la barbarie impitoyable des grandes traditions érotiques et animales, et les caresses affectueuses palliatives à proportion, c'est-à-dire très étendues. Il l'avait faite en tout cela, et tour à tour, sa maîtresse, son esclave et sa complice. Sa maîtresse était perdue, et son esclave affranchie. Soit, mais ne pouvait-elle rester sa complice?

Ce fut là-dessus qu'ils tombèrent d'accord, et décidèrent de survivre à leur amour dans les confidences illimitées d'une confiance, d'une amitié cyniques, où rien de leurs éventuelles aventures et de leurs procédés libertins et passionnels ne devrait désormais rester secret entre eux, mais bien au contraire apporter de l'un à l'autre un nihilisme sentimental plus accusé, et une irritation faunesque plus ardente.

Assez longtemps encore il fit donc de sa maîtresse-amie l'objet à irriter son imagination; et tant de lettres, extrêmement affectueuses, depuis lors, — et qui, d'ailleurs, n'étaient pas sans ironie, ni sans un malin rictus —, sont souvent en reproches à sa complice, manifestement défaillante à tenir le pervers piètre propos. Au demeurant, elle ne devait plus guère lui écrire que par elle ne sait quel mouvement de l'habitude contractée envers lui d'un certain genre de prolixité, puis, évidemment, par un résidu d'amitié bien relatif, secondaire et lunatique, et d'ailleurs allant s'effaçant.

Je viens de suivre, à la lampe de mineur, une période très tourmentée de la vie d'Apollinaire où il a trouvé et employé toute la vérité de ses ressources et de ses forces, tant dans le sens de l'exercice et de l'épuisement érotique et sentimental que dans le sens où on l'a vu, remontant le versant au bas duquel roulaient ces torrents pas-

sionnels, meurtriers de l'équilibre et de la raison, où il nageait encore lorsqu'il vint aborder au face-à-face de Marseille avec l'objet adoré et adverse qui avait déterminé son mal. Au demeurant, il n'est rien comme le face-à-face avec ce qui nous tient vacillants ou aliénés pour remettre en place les extravagances de l'illusoire et de l'imaginaire. Là, chacun peut le mieux mesurer sa propre folie et ses exaltations, comme il le fit alors opportunément.

Ce que l'on a vu qu'il avait trouvé à leur dernier tête-à-tête, j'imagine que ce n'avait pas dû lui être tellement une surprise. Mais, auprès de cette trop réelle dépouille de ce qui avait été son amour, il y avait... l'amour, qui n'avait cessé, et ne cessait pas de passer dans son être comme les nuages d'une aube sans cesse renouvelée, et qu'aucune nuit, jamais, ne parviendrait à tuer. Il ne les avait jamais chassés de sa vie, ces nuages délicieux et fuyants du matin, et il ne les chassait pas et ne devait jamais les chasser, et même lorsque l'aube devait être évidemment celle d'un jour navrant.

29 mars 1915.

La Muse

Depuis longtemps déjà je t'ai laissé tout seul
Cependant me voici t'apportant mon mensonge
Poète sois joyeux tu sembles un linceul
Regarde-moi c'est moi je ne suis pas un songe

. . . .
. . . .

La Muse

Adieu je pars, adieu tu m'attends à jamais
L'Amour s'impatiente et la nuit va descendre.

. . . .

Ainsi commence et se termine le poème apaisant, *la Ceinture*, où il accorda les discours que tinrent ce jour-là

dans son âme trois personnages dont il venait de bien reconnaître le concert déconcertant : *L'Amour, la Muse, le Poète.*

Il voulut commencer à rassembler, à ordonner les remous profonds et troublés qui le tenaient encore, en des *Lettres à Lou*, ou *Correspondance avec l'Ombre de mon Amour*. (Cela ne devait pas avoir de suite.)

1er avril 1915.

. . . .

Je t'apporte aujourd'hui mon apologue comme don du 1er avril. Il finit en queue de poisson.

C'était pendant mon dernier voyage de Marseille à Nîmes. Tu m'as vu à mon départ. J'avais sommeil et nous étions entassés comme les abeilles de l'essaim. Tous les soldats s'étaient couchés dans le couloir. J'étais seul debout. Tout à coup tout tourna autour de moi. Je me trouvai transporté dans un bouge de je ne sais quelle cité marine d'une colonie anglaise. Au centre de la pièce il y avait un tapis sur lequel plusieurs couples, matelots et putains, faisant la bête à deux dos. Autour de la salle qui était grande des consommateurs de même sorte buvaient. Une vieille qui était là avec une bouche à dents mauvaises me regarda avec tant de douceur que lorsqu'elle se leva, il s'était formé entre son regard et le mien une connivence qui m'entraîna comme une chaîne et nous nous trouvâmes dans une longue voie nocturne bordée de parcs. Nous pénétrâmes dans l'un d'eux et l'ayant traversé nous nous trouvâmes près d'un joli lac qui reflétait la lune et un bungalow que l'on avait élevé sur son bord.

« Monsieur, me dit la vieille, c'est à vous de pêcher dans le joli lac et nul doute que vous soyez content de votre capture. »

Elle me fit un effroyable sourire et piqua une tête dans le joli lac. Je rêvai un instant sur la rive tandis que la lune y sanglotait. Puis une barque gracieuse en bois d'amourette,

avec des rames d'ivoire s'était avancée, je ne pus me retenir d'y monter. L'intérieur était capitonné d'un velours turquoise...

J'y trouvai une jolie canne à pêche en écaille et me souvenant du conseil de la vieille je jetai ma ligne et bientôt je sentis que ça avait mordu. Je tirai et il vint au bout de ma ligne une femme nue qui tenait l'hameçon entre les dents. Ses seins étaient aussi jolis que les tiens ce qui n'est pas peu dire, on eût dit que deux jeunes chats montraient là leur museau rose. Je ramenai ma balancelle vers la rive tandis que le mignon poisson qui était ma pêche se secouait en tendant le derrière, en le faisant rentrer, en faisant les mines les plus amusantes. Elle sauta gracieusement sur la rive. Je la suivis et elle m'entraîna doucement vers le bungalow; à ce moment le soleil se leva et brusquement il n'y eut plus devant moi qu'une chienne qui me regardait d'un regard si pitoyable que je ne pus m'empêcher de prendre quelques rayons au soleil et d'en fouetter à tour de bras cette malheureuse qui se sauva en hurlant et il ne resta à sa place qu'une sorte de nuée où apparaissaient les traits des amantes d'antan une à une et ensemble distinctes quoique confondues. Tu étais au-dessus transparente certes et la plus visible quoique, au-dessus de toi, il se forma je ne sais quelle image plus neuve dont je ne sus pas alors distinguer les traits et toutes, toutes comme des scylles, vous finissiez en queue de poisson.

. . . .

A cette défaite sanglante de Marseille, blessé irréparablement dans son orgueil d'homme et de mâle, Apollinaire avait retrouvé sa stabilité, sa disposition de lui, sa force conservatrice parmi sa défaite. La correction avait été bonne, réfrigérante et régénératrice.

Dès lors, amoureux toujours, mais d'un amour meurtri et acide, il précipita son départ pour le front (l'entrevue avait eu lieu le 29 mars : le 6 avril il était sur la ligne de feu). De là avec une chimérique croyance encore que son

amie aurait gardé pour lui quelque tendresse, il lui écrivit des lettres incessantes, pleines d'accommodements et de sollicitude, mais où la déception et une cuisante amertume étaient encore exprimées. C'est alors, tandis qu'il poursuivait cette correspondance vivante et âpre, qu'il devait entreprendre, mener, et par lettres encore, la séduction de la juvénile, prudente et rusée Madeleine, allant ainsi de l'une à l'autre; et en manière de cure, exerçant la plus naturelle, reposante, guérisseuse et charmante duplicité, la sincérité relative la mieux divertissante.

Vers la fin de juillet de cette année 1915, aux jours mêmes où Madeleine devenait sa fiancée, son sentiment et sa manière vis-à-vis de Lou devaient se manifester selon une ironie dégagée, mais triste, où entrait une sorte de ciguë offerte à son propre cœur toujours tourmenté, triste et magnanime.

Bien plus tard, en 1917 ou 18, ils devaient se rencontrer une dernière fois et fortuitement, à Paris, place de l'Opéra. A ce moment Apollinaire avait été trépané. Ils allèrent se réfugier, quelques instants, pour parler, sous cette grande porte jaune située entre la maison de vente de cafés et le magasin de Cler, le bijoutier. Entrevue navrante pour tous deux. Une sorte de fuite intime de part et d'autre. Lui était d'ailleurs déjà atteint, très émotif. Puis, se trouver ainsi soudain auprès d'une femme qu'il avait si profondément aimée et qui l'avait déçu... Reproches; entretien assez pénible. Entretien écourté où ils se sont regardés avec tristesse, et avec l'impression qu'ils ne se reverraient plus. Ce qui devait être, en effet.

ANDRÉ ROUVEYRE.

INTERMÈDE

Le marchand forain Jean Barnaud avait trouvé l'occasion d'un cambriolage facile. Il s'agissait d'une maison située à quelques kilomètres de Beaumont, dans un bois, non loin de la route. Le vieux paysan qui l'habitait se rendait chez ses enfants, au village voisin, presque tous les dimanches. Il partait le samedi soir et ne rentrait que le lundi, et souvent il donnait congé à la servante qui allait à Châlons dans sa famille. Il n'y avait pas à Suippes une commère qui n'eût prédit que cette maison isolée serait mise à sac. Jean Barnaud se trouva engagé dans un crime comme pour obéir à une nécessité rationnelle.

Il força les volets de la cuisine et fouilla pendant des heures les différentes pièces sans rien trouver que deux billets de cent francs et une montre en or. Il quitta la maison lorsque parut la lumière de l'aube. Dans le jardin, il alluma une cigarette, et jetant un regard incertain sur les maigres floraisons — anémones et reines-marguerites — il ouvrit le loquet d'une porte à claire-voie et se trouva aussitôt dans le bois.

Avant de s'éloigner, il prit le temps de respirer l'air matinal. Des herbes rares retenaient quelque rosée. A deux cents pas entre les troncs, il apercevait la route et un fragment d'une vaste lande où les troupeaux de moutons formaient des îles. Jean Barnaud se félicita de sentir en lui et dans les choses une solitude vigoureuse, Comme il allumait une autre cigarette, une voix aiguë cria :

« Au voleur ! »

Barnaud éprouva plus d'étonnement que d'effroi. Il demeura immobile. Les nuées s'enflammèrent au-dessus

des bouleaux. Quelques secondes plus tard il vit les ronces d'un buisson s'agiter, et sortir de là un enfant qui tenait à la main un panier. Cet atome n'avait sans doute guère plus de sept ans. Il parut, habillé d'une culotte de velours et d'un tablier bleu. Ses cheveux étaient pleins de miettes de feuilles.

Barnaud lui demanda ce qu'il faisait dans les bois à une pareille heure. Mais le gamin sans répondre resta planté devant lui, le fixant de ses yeux immobiles, petits disques imagés et sans profondeur. Enfin il déclara :

— Je veux aller avec toi.

Barnaud, haussant les épaules, prit le parti de poursuivre son chemin à grandes enjambées, mais immédiatement il entendit l'enfant éclater en sanglots. Il se retourna, et s'avisa de lui poser quelques questions pour l'apaiser :

— D'où viens-tu, et où habitent tes parents?

L'autre, séchant ses larmes, récita une histoire confuse dans sa grande simplicité. Plus loin que le bois, à l'autre bout du monde, peut-être à quatre ou cinq kilomètres, on ne saurait dire, il y avait une mare autour de laquelle étaient huit ou dix maisons. Il habitait là avec une vieille femme qui se disait sa tante. Mais tout le monde répétait qu'il était un bâtard et qu'elle l'avait pris chez elle pour gagner un peu d'argent. La veille, en revenant de l'école avec ses camarades, l'enfant jouait à cache-cache et s'était perdu. D'abord il avait crié, puis il avait accepté son sort, cherchant pour la nuit un petit lit dans quelque fondrière. Il trouva pour s'abriter le feuillage d'un arbre fraîchement abattu, et mangea le reste du pain qu'il avait dans son panier pour son goûter. En se réveillant, il pleura mais sans faire absolument aucun bruit parce qu'il ne voulait pas même qu'une bête sauvage apprît son chagrin. C'était une douleur exceptionnelle puisqu'il était tout à fait sûr de ne jamais sortir des bois.

Barnaud coupa court en lui demandant son nom.

— Jean Merfaut, classe de dixième, à l'école de Méry.

C'étaient les mots mêmes écrits par le maître en haut de son cahier de devoirs.

L'homme et l'enfant firent quelques pas dans la direction de la route et quand ils arrivèrent tout près, Barnaud dit à son jeune ami :

— Tu vas suivre ce chemin et tu rencontreras certainement quelqu'un pour te conduire à la maison.

— Je ne retournerai pas au village. Je veux aller avec toi.

Il étreignit de sa main un des gros doigts de Barnaud. Celui-ci dénoua la légère étreinte, mais l'enfant se raccrocha de l'autre main.

— Pourquoi tiens-tu à rester avec moi ?

— Parce que tu es un voleur.

— Je te battrai, dit Barnaud.

Il se fâcha d'ailleurs sérieusement et secoua le gamin. Celui-ci ne lâcha pas sa prise. L'homme jugea qu'il était préférable d'agir par ruse et de semer quelque part ce morveux importun, en revenant à Beaumont par les champs. Il fallait éviter aussi bien le scandale que le ridicule.

— Viens donc, dit-il.

Les deux compagnons rentrèrent sous le couvert du bois et par un détour retrouvèrent la plaine où les liserons ornaient des champs de pommes de terre retournés. Ils marchèrent en silence, l'un à grands pas, l'autre courant et trébuchant. Quand ils arrivèrent à une centaine de mètres du bourg, le camelot s'arrêta et fit asseoir l'enfant au fond d'un fossé.

— Ne bouge pas, lui dit-il, je vais chercher la valise que j'ai laissée chez un ami et je viendrai te reprendre pour aller à la gare.

L'enfant accepta sans méfiance le mensonge.

— En t'attendant je mangerai mes provisions.

Il ouvrit son panier, au fond duquel étaient quelques

champignons qu'il avait cueillis ce matin même. Barnaud reconnut d'un coup d'œil des ammanites.

— Si tu y touches seulement du bout de la langue, tu mourras, constata-t-il.

— Alors, si tu ne reviens pas je les mangerai.

Barnaud prit les champignons et les fourra dans sa poche.

— Comment t'appelles-tu? demanda le gamin.

— Je m'appelle Jean.

— Comme moi! Au revoir, Jean!

— Au revoir, Jean!

Ils se serrèrent la main.

— Tu as promis, conclut l'enfant avec un sourire.

— Compte là-dessus! murmurait le camelot en pénétrant dans les ruelles du bourg. Il éprouvait le plus profond mépris pour ces gamineries et cinq minutes plus tard il n'y pensait plus.

*
* *

Barnaud suivit exactement le plan de conduite qu'il s'était tracé la veille. Il se rendit à la baraque où logeait un compère qui lui tendit sa valise par-dessus la clôture.

— Il est toujours bien entendu que tu as passé la nuit chez moi, lui dit celui-ci. L'affaire a-t-elle marché?

— Il vaut mieux ne pas en parler.

Barnaud s'esquiva pour aller attendre l'omnibus du matin. A la gare les guichets étaient encore fermés, et il s'attabla dans une guinguette isolée à cette extrémité du bourg.

Le ciel restait pur et plein de fraîcheur. C'était l'automne avec des feuilles traînant sur la beauté du macadam. Un dattier, dans un baquet colorié, balançait au vent ses palmes. Deux filles en vacances passèrent dans leurs robes agitées. Barnaud s'occupa un moment à retrouver parmi les reflets de son verre de pernod l'image de la campagne

voisine. Puis, levant la tête, il vit deux chiens errer avec une confiance absolue à la recherche de festins improbables dans des touffes de bardanes et d'orties.

Il ne put éviter de songer à un enfant qui attendait au fond d'un fossé, le cœur plein, lui aussi, d'une certitude inébranlable. Barnaud se fit servir une nouvelle consommation. Il regarda l'horloge de la gare. Un quart d'heure avait passé. Il murmura : « Le gamin est peut-être parti maintenant. »

Puis les poules vinrent visiter un tas de crottin. Le téléphone sonna dans le bureau des messageries. Au loin une femme ramassait de l'herbe au bord d'un chemin. Elle se redressa et sembla faire un signe, difficile à interpréter, vers une forêt de l'horizon. Des fragments de la forêt étaient déjà magnifiquement jaunes.

Barnaud, agacé par la vanité de ces images campagnardes, confia sa valise au cafetier et se dirigea vers le centre du bourg. Il acheta dans une épicerie un paquet de petits-beurres, et, par les ruelles, retrouva bientôt le champ où il avait laissé Jean Merfaut. Celui-ci sommeillait le nez contre son panier qu'il avait posé sur ses genoux. Mais il ne dormait pas. Au premier appel il se dressa et accourut vers l'homme.

— Je viens te dire au revoir. Je m'en vais, dit Jean Barnaud.

Il lui tendit le paquet de gâteaux.

— Je n'ai pas faim, répondit l'enfant.

Il se rassit, sans quitter des yeux le grand type qui refusait de l'emmener. Il ne pleura pas et garda le silence. Barnaud attendit quelques instants, pendant lesquels il sentit que tout devenait criminel autour de lui : dans les guérets, dans les betteraves, au ciel et partout au fond de ce maudit désert champenois.

Comme l'enfant le regardait toujours, Barnaud lui cria :

— Viens avec moi. Qu'est-ce que tu attends, jeune abruti ?

Jean Merfaut sentit cette injure comme la plus vive flamme de l'amitié. Il donna la main au voleur qui le traîna avec lui d'un air morose. Les deux compagnons flanèrent tant aux vitrines des magasins qu'ils arrivèrent à la gare comme le train démarrait. Ils grimpèrent et s'installèrent dans le dernier compartiment, et Jean Merfaut s'endormit contre l'épaule de l'homme qui avait allumé un cigare.

* * *

Sans aucun doute il s'agissait d'une solide camaraderie. Mais Barnaud ne cessa jamais de considérer qu'il avait agi comme un imbécile. Son unique soin, pendant le voyage, fut d'établir un plan qui lui permettrait tôt ou tard de renvoyer l'enfant à sa prétendue tante. Arrivé à Reims, il modifia l'itinéraire qu'il s'était tracé, afin de se rendre dans une petite ville de l'Ile-de-France, où ses défunts parents avaient autrefois tenu une crémerie.

Aussitôt sorti de la gare de Montois, il emmena Jean à l'épicerie des Baujard, vieilles gens qui avaient eu des relations d'amitié avec la famille de Barnaud. Le père Baujard n'ignorait pas que la vie du camelot était peu régulière. Depuis dix ans, le jeune homme, qui de temps à autre visitait les foires et les marchés de Montois, avait peu à peu inspiré une méfiance sans doute justifiée.

— Te voilà, mon fils? dit simplement le vieux Baujard.

L'épicière accourut aussitôt.

— Que viens-tu faire ici, aujourd'hui? Mon Dieu, quel est donc ce gamin?

Barnaud sentit immédiatement qu'il fallait, pour être entendu, se lancer dans le romanesque. Il déclara d'abord qu'il renonçait à son métier de forain, et à tous les à-côtés qui lui avaient jusqu'ici fourni la subsistance. Il comptait chercher d'abord un emploi de manœuvre, qui lui permît de se réhabiliter à ses propres yeux. Quant à l'en-

fant, c'était celui d'un de ses camarades, maintenant sous les verrous.

La vieille Baujard fut d'abord effrayée par une telle confession, et se demandait si elle ne devait pas sur-le-champ mettre dehors cet échappé du bagne. Quant à l'épicier, il offrit quelques gâteaux au bambin qui les accepta sans rien dire.

— Je viens simplement, conclut Barnaud, vous demander de me louer une chambre.

Le petit Jean se serrait contre lui sans comprendre les artifices de la discussion. A l'abri du grand corps, il regardait avec intérêt l'immensité d'un fromage de Gruyère. Sur un rayon une poupée assise ouvrait des yeux sincères.

— Eh bien, dit le vieux Baujard, vous logerez dans la mansarde. Mais ne viens pas ici nous attirer des histoires.

En vérité les événements ne se déroulèrent pas comme il l'avait prévu. Ce fut à la fois pis et beaucoup mieux qu'il n'attendait. Dès le lendemain l'épicier avait trouvé pour Barnaud un emploi de terrassier dans une entreprise. Et au bout de la semaine les vieux lui annonçaient que l'enfant serait réputé leur cousin et qu'ils en prendraient soin. On avait à ce sujet consulté le curé. Barnaud, embauché dans une équipe qui creusait les tranchées d'un système d'égouts, partait de bon matin, déjeunait sur le chantier et revenait assez tôt dans l'après-midi. Le soir il allait dîner dans une gargote. L'enfant fréquenta l'école et mangea à la table des Baujard. Cependant on ne put le décider à coucher ailleurs que dans le lit de Barnaud. Dès que celui-ci revenait, il montait dans la chambre pour y jouer silencieusement avec des boîtes et des ficelles. L'homme le considérait comme un animal familier et condescendait parfois à l'aider dans la construction de voitures schématiques en carton. La nuit ils dormaient ensemble d'un sommeil profond et quand l'enfant s'éveillait l'autre était déjà parti pour son travail.

Barnaud ne détestait pas le métier qu'une suite de cir-

constances lui avait imposé. Il rêvait parfois de reprendre la tournée des foires et se demandait si cette vie durerait longtemps. Certains jours le gamin le retrouvait à un coin de rue et ils revenaient ensemble. Il lui rendait la politesse en l'attendant à la sortie de l'école.

Un beau dimanche le camelot proposa à Jean une promenade dans la campagne. Ils allèrent dans un bas-fond où coulait un ruisseau. Des prairies s'étendaient comme de petites plaines. Barnaud fabriqua un bateau de bois et y mit comme voiles des morceaux de son mouchoir. Après avoir lancé l'esquif, ils suivirent la berge, et plus tard montèrent en haut d'une colline où ils se reposèrent en regardant le soleil de novembre sur les cornes des bœufs qui peuplaient le vallon. Ils revinrent à la nuit, traînant sur les trottoirs des souliers boueux.

Deux jours plus tard, Barnaud était arrêté. Cela se passa très simplement. Les gendarmes l'abordèrent dans une rue à peu près déserte. Il les suivit sans discuter. Il ne s'agissait pas d'ailleurs du cambriolage de Beaumont, mais d'une histoire qui datait d'un an. Barnaud était inculpé de complicité au sujet d'un vol commis dans une villa des environs de Paris. Il avait joué dans l'affaire un rôle très effacé. On le recherchait sans conviction et seul le hasard l'avait livré.



Les premiers jours Jean chercha l'homme dans la maison, et dans les rues, sur le trajet de l'école. Il monta chaque soir jusqu'à la chambre, maintenant fermée. Il s'appuyait contre la porte et attendait très longtemps. Puis il l'ouvrait et regardait les meubles nus, le lit avec un matelas crevé. Il retrouva dans un tiroir le couteau de son ami. Il finit par s'accoutumer aux changements survenus dans ses habitudes, et au petit lit qu'on dressa pour lui dans l'arrière-boutique.

La vérité se fit jour peu à peu. A l'école, des camarades renseignèrent Jean à demi-mot, et il devina que son compagnon avait été arrêté. Il se débrouilla pour passer le plus souvent possible devant la prison. Mais il ne sentit pas Barnaud plus près de lui, parce que les murs devaient sans doute enfermer un immense pays, avec au loin des orangers, des plantes tropicales, aux profondeurs de la forêt magique.

Enfin tout se perdit dans la monotonie des classes, des réprimandes de la mère Baujard, des heures où on rôde sans but dans la ville. La préoccupation des culottes déchirées accentuait amèrement certains jours. Il y avait la révolte contre ces tabliers trop grands et raides que l'épicier avait dénichés dans sa boutique, section de la mercerie. Barnaud s'était associé à la haine suscitée par ces inusables tabliers et l'aidait à l'œuvre sournoise de leur destruction : les deux amis les roulaient en boule, le soir, dans la chambre, et s'en servaient comme de ballons. Autrefois...

***

Barnaud sortit de prison au mois de mai. La condamnation n'avait pas été trop dure. Il entra dans la rue avec sa valise, éprouva l'étourdissement de la liberté et s'appuya contre un mur. Où aller? Son premier dégoût l'incitait à quitter la ville de Montois sans délai. Après avoir acheté des cigarettes, il marcha à grandes enjambées jusqu'à une place solitaire qui s'ouvrait à l'extrémité du faubourg. Là il s'assit. Derrière les grillages d'un jardin s'alignaient les plants de salades et, à cinquante mètres, des aubépines se balançaient dans le soleil et on voyait une bande de cultures.

Barnaud recompta l'argent qu'il avait et prit de grandes bouffées d'air. Il s'étira : ses muscles étaient prêts à fonctionner de nouveau. Il alluma une cigarette. Il ne songeait pas à prendre le train, mais plutôt à s'éloigner vers ces

champs qu'il apercevait, sans savoir jusqu'où il devrait aller. De nouvelles images de la vie se présentaient à lui. Les foires l'écœuraient, parce qu'il y sentait un piège. Il lui fallait maintenant découvrir un monde sans surveillance. Il se voyait piochant un champ, et même de préférence creusant une sorte de fossé interminable, avec d'autres hommes. Il jeta son mégot loin de lui.

Alors une voix cria :

— Bonjour, Jean.

Il ne reconnut pas le personnage qui lançait cette apostrophe. Mais dans un bouleversement soudain, il lui sembla que sa poitrine criait sans qu'il en fût le maître :

— Bonjour, Jean.

Il vit s'avancer un enfant dont le tablier, trop court maintenant, ne cachait plus les genoux, et qui tenait un cartable. L'enfant sauta dans les bras de l'homme et les bras se refermèrent sur lui. Il laissa tomber la tête contre l'épaule profonde :

— C'est toi? Comme tu as grandi!

Jean Merfaut répéta :

— Bonjour, Jean, mon ami.

Après un silence timide. il y eut un défilé de confidences. On sortit les cahiers du cartable et on les feuilleta. On examina les mots, les uns après les autres. Une heure passa et on sentit l'approche de la nuit. Barnaud prit sa valise et tendit la main à l'enfant :

— Maintenant, adieu. Rentre à la maison.

— Tu sais bien que je vais avec toi.

Une discussion suivit, mais plus amicale que la première qu'ils avaient eue dans le bois, du côté de Beaumont. L'un et l'autre savaient qu'ils ne se quitteraient pas, tout au moins ce soir-là.

Barnaud insista sur le fait que désormais il ne serait plus un voleur, que même il ne courrait plus les foires. Il s'engagerait comme ouvrier n'importe où, et cela n'aurait rien de réjouissant.

— Tous les jours le même labeur. Les années passeront ainsi. Et toi tu ne songeras qu'à t'enfuir loin de la maison, comme tous les enfants.

Jean Merfaut prit la main de l'homme et l'entraîna vers la rue qui menait hors de la ville.

— Allons-nous-en.

Ils marchèrent bientôt dans une obscurité presque totale, et au bout de deux heures arrivèrent à une ligne de chemin de fer qu'ils suivirent. Ils entrèrent vers onze heures dans la gare de la première station rencontrée, et ils prirent un train qui passa peu de temps après. Barnaud avait pris des billets pour une ville touchant à la banlieue parisienne. Il songeait à retrouver un de ses anciens amis qui demeurait près de là. Lui et l'enfant restèrent une partie de la nuit dans une salle d'attente et se mirent en quête de bon matin. Des rues indistinctes se croisaient. Ils longèrent des palissades et de grandes avenues désertes encore tout éclairées. A l'adresse où ils se rendirent, dès qu'il fit jour, on leur répondit que celui qu'ils cherchaient avait déménagé depuis deux ans. Peut-être habitait-il à Villemomble.

Après être entrés dans un bar, ils reprirent leur chemin. Il n'était pas question de s'arrêter à un endroit plutôt qu'à un autre. L'évidence affirmait qu'ils devraient bientôt se séparer. Pas d'asile en vue. Barnaud ne trouverait pas tout de suite du travail. On lui demanderait d'où il venait. Les portes se fermeraient devant lui. « Les gendarmes », songeait l'enfant... Mais tant qu'ils marchaient, ils croyaient que le sort ne pouvait rien sur eux. C'est pourquoi ils ne cessèrent d'aller, regardant les vitrines ou les jardins des villas.

— Non, je ne suis pas fatigué, répétait Jean Merfaut.

Ils ne se reposèrent qu'au moment où ils entrèrent, au delà d'un tas de décombres, dans une vaste campagne. Mais la suite de l'histoire est connue seulement du cordonnier de Bonneuil.

*
* *

Cet artisan avait son échoppe à un angle de rues, juste en face d'une longue allée qui traversait des blés en herbe et des bosquets. Lorsque, après le déjeuner, il s'assit sur son escabeau pour reprendre son travail, il jeta un regard vers les champs et aperçut au loin un homme et un enfant qui allaient sans hâte et s'arrêtaient parfois comme pour cueillir des fleurs. La rue qui croisait l'avenue champêtre était parcourue par de rares passants. Un homme seul assis sur un banc fumait un cigare.

Le cordonnier prit son alêne qu'il maniait avec autant d'habileté qu'il est possible. Mais tandis qu'il cousait, il levait parfois les yeux vers la plaine et surveillait le va-et-vient de la rue. L'homme qui était sur le banc se leva et se dirigea vers le croisement, mais il entra d'abord dans un bureau de tabac. Étant ressorti, il fit de nouveau quelques pas et son attention fut attirée par une affiche qu'il lut avec intérêt. Pendant ce temps les silhouettes des deux voyageurs grandissaient dans la perspective des arbres. Ils venaient lentement, regardaient autour d'eux comme s'ils se posaient des questions sur la nature. Dès cet instant le cordonnier se demanda qui de ces flâneurs parviendrait le premier devant son échoppe, si ce serait l'homme maintenant immobile à trente pas de là ou ceux qui cheminaient sur la route. Quelques événements se déroulèrent de part et d'autre. Celui qui lisait l'affiche ne s'attarda pas longtemps, mais un gueux l'arrêta pour lui demander l'aumône. Puis il acheta un peu plus loin quelque pacotille à un camelot, sans doute des lames de rasoir. Il semblait devoir poursuivre sans encombre son itinéraire, quand une giboulée, que ni le cordonnier ni personne n'avait vue monter au fond du ciel, creva soudain. Les grelons se dispersèrent sur toute la longueur des trottoirs et l'homme se réfugia à l'angle d'un mur.

Cependant Jean Merfaut était monté depuis quelques instants en haut d'un talus et, malgré sa lassitude, s'était mis à courir par bravade. Barnaud se hâta et bientôt lui annonçait qu'on pouvait voir un arc-en-ciel au-dessus des usines. L'enfant continua sa course et, butant contre une motte de terre, il tomba. Barnaud, portant dans ses bras l'enfant aux genoux écorchés, arriva au carrefour en même temps que l'homme. Celui-ci l'appela aussitôt et le camelot, embarrassé par son fardeau, n'eut pas le temps de se dérober :

— Mon Dieu, d'où sors-tu ? et où vas-tu ainsi ?

Barnaud reconnut Mercier, bien qu'il ne l'eût jamais revu depuis dix ans qu'ils avaient quitté ensemble le collège de Montois. Mais sur-le-champ, il éprouva que son ancien camarade ne l'intéressait plus. Il détourna les yeux vers la rue longue en travers de laquelle s'alignaient en une série au loin diminuée les suspensions des lampadaires électriques. Au delà s'élevait par-dessus des toits un nuage brillant dans une perspective de ciel pâle. Des bruits champêtres venaient de la gauche. Il saisit Jean par la main.

— Partons, lui murmura-t-il.

Et il tourna le dos à l'homme.

Évidemment, ce vieux copain, avec qui il avait bricolé sur des versions latines, était peut-être ingénieur, ou fleuriste, ou notaire. Mais enfin il était quelque chose qui évolue dans un certain sens et n'avait aucun point commun avec ce que Barnaud était depuis toujours, l'homme de peine ou d'expédients qui se soucie peu de dépasser le niveau de l'œuvre journalière. A vrai dire, c'était surtout depuis qu'il avait rencontré Jean que Barnaud professait de tels sentiments. Il s'avoua que c'était idiot et ne fut pas fâché, lorsque Mercier, qui l'avait suivi, lui mit la main sur l'épaule.

L'entretien fut d'ailleurs dénué d'embarras. Mercier, sans rien demander à l'autre, raconta avec indifférence sa

propre vie qu'il présenta comme un enchaînement abstrait. Rien que de banal : il dirigeait à ce moment-là les travaux d'une entreprise de canalisation.

Le lendemain Barnaud était au service de Mercier. Il piochait le long d'une route. Ainsi se trouvait réalisé le sort qui le menaçait, pensait-il, depuis toujours. Devant lui une file d'hommes piochaient, derrière lui une autre file. La route était peu fréquentée. A droite, à une centaine de mètres, un petit bois. Vers la gauche, des champs de blés verts descendaient vers de confus vallonnements. Un signe du contremaître : on jette les pioches sur l'herbe et on prend les pelles. Ce soir on arrivera au tournant de la route, là où s'ouvre un petit sentier qui monte vers la colline. Ce soir on verra les lapins sortir du bois, au crépuscule.

Au long des jours Barnaud cherche le rythme de ses compagnons. Il le trouve sans effort. Le contremaître l'épie, mais il rencontre un regard indifférent. Une profonde patience entre dans le corps de Barnaud, qui, à la dérobée, s'emplit les yeux d'un nuage étendu comme un rivage à l'horizon. L'alouette monte vers le soleil. Il songe à quelque chose de merveilleux qui ne viendra jamais ou bien qui est venu depuis toujours.

A la tombée d'une nuit indéterminée, Barnaud retrouve Jean. Ils habitent une chambre dans une baraque. Devant il y a un jardin en friche avec des buissons. Une voisine se charge d'envoyer l'enfant à l'école et de le faire manger à midi.

— Qu'est-ce que tu as vu aujourd'hui? demande Jean.

L'homme réfléchit et se gratte la tête.

— Rien qui vaille.

Il sort de sa poche une pierre qu'il a ramassée et dans une entaille de laquelle apparaît un cristal jaune. Ils regardent la chose, puis chacun d'eux détourne les regards vers le fouillis de jardins, de bosquets limitant une plaine

nue penchée au bord du ciel. L'ombre est venue, et la lune monte.

— Nous serons ensemble toujours, murmure Jean.

— Il ne faut pas dire toujours, répond l'homme (et sa voix doucement endort l'enfant).

Il y a aujourd'hui avec sa lumière, avec sa nuit où marchent les bêtes du printemps. Puis, demain, un petit enfant s'en va sur une route, seul, malgré la fatigue, vers un monde que personne ne connaît.

Jean retient la lourde main de Barnaud. L'heure passe, pleine du scintillement des étoiles et des pierres lointaines dans les champs.

— Jamais nous ne nous quitterons, redit l'enfant.

— Je croyais que tu dormais.

— Je faisais semblant.

Au milieu de la table un livre d'écolier est ouvert. Sur la première image il y a une nuit avec des astres gros comme des œufs éclairant d'immenses labours aux sillons géométriques où l'on sème toutes les certitudes.

ANDRÉ DHÔTEL.

LE TRAVAIL

Du travail on a fait supplice et punition; mais c'est qu'on le sépare du spectacle du monde. Et peut-être n'accepterons-nous plus que le travail de plein air, lorsque nous nous aviserons d'en avoir le choix. Car il y a trop de distance du bûcheron au mineur. Quel beau champ de travaux que la terre devant nos pas étendue! Il n'est pas d'homme qui ne l'aime en voyant les champs, les jardins, le village et le clocher, tous ces signes de travaux; car la cloche rappelle et le clocher montre la route. N'essayons pas encore de dire comment l'amour de Dieu est l'amour de toutes ces choses, quoique la face des travaux sur la terre soit bien celle d'une Providence impassible. Mais, plus près de nous, disons que le travail est l'essai des lois et la connaissance de l'ordre; et, hors du travail sur la terre, du travail qui, dans un regard jeté, juge son passé et son avenir, hors de ce travail, il n'y a point du tout d'expérience des lois ni d'expérience de l'ordre. Faire fondre du sucre dans l'eau, ou bien souffler l'oxygène sur l'hydrogène, ce n'est nullement éprouver l'ordre; c'est plutôt éprouver le désordre qui donne pouvoir sur le travail d'autrui. C'est le raffineur que tu mets en expérience, et le mineur, et le chauffeur, et le pompeur; tu fais des essais sur l'homme, qui tourneront contre l'homme, et c'est bien fait pour lui et pour toi.

Le vrai travail est avec l'homme; c'est le travail des champs et des jardins, les heureux échanges fermés sous le regard, et la division du travail, mais non point poussée jusqu'à la division des hommes. Et c'est par là seulement que le grand Univers ne se perd pas en un rêve. Nos tra-

vaux sont la préface, devant nos pieds, de l'existence sans limites. Ce qui résiste existe; ce qui garde nos travaux, nos chemins, nos champs, nos bornes, nos chênes à faire des poutres, cela c'est le monde fidèle et pur, étranger à nos passions. Mais quel effet aussi sur nos sentiments! En fait, même l'amour religieux se multiplie par le travail; les moines l'ont su, s'ils ne l'ont pas toujours pratiqué. Regardons de près.

Il plaît d'abord de moissonner des hommes, j'entends de faire d'eux ce qu'on veut, et pour leur bien. Il se trouve pourtant que ce mauvais travail donne mépris de l'homme; car l'homme se venge de croire l'homme; et aussi les effets sont tellement imprévus quand on tend l'homme comme un arc! Dangereuse matière. Et d'aucune façon il n'est permis de prendre l'homme comme matière et instrument. Le plus sublime amour vient mourir là, car, en ce métier de moissonneur d'hommes, je n'ai plus de semblables; et je hais déjà cette capricieuse matière. Cette vue misanthropique ne nourrit pas l'amour, ni même l'ambition, ni même l'avarice; cette dernière passion ne veut pas se fier aux semblables, et c'est elle pourtant qui en dépend le plus. Mais venons au travail de la terre. Il est sain pour nos pensées, il est sain pour nos affections. Ce sillon d'hier nous est un exemple; ce passé reste; cette constance ferait honte à notre naturelle frivolité. L'échec de la contemplation se trouve dans la rêverie, qui nous rassasie de possible et d'impossible. Il faut une grande attention pour considérer selon la nécessité les choses qui échappent à nos prises. Mais quand on y arriverait, je ne sais s'il est tout à fait juste de dire que nos passions sont apaisées par là. Spinoza montre trop de colère contre Descartes, pour que je me fie tout à fait à Spinoza. Nécessité est une idée de savant; nous avons tort de croire que le savant est un homme. Nous n'avons pas encore l'expérience de l'homme qui pense selon son travail au delà de son travail. Les schèmes du travail n'ont été essayés que

sous le préjugé pragmatiste, le plus lâche de tous; c'est exactement vouloir que le travail persuade l'homme de ne jamais penser au delà de son travail; c'est prendre le travail à l'envers. Le travail cependant prouve quelque chose, c'est que le monde peut être autre et encore autre selon que nous l'aménageons et gouvernons. Cette idée échappe dans l'industrie, qui invente sur invention; cette idée éclate dans l'agriculture, où l'on invente en partant, de la nature. En bref le travail nous communique la générosité; mais plutôt il la réveille en nous; et la générosité est le nom que veut donner Descartes au sentiment de notre liberté; car là se trouve notre noblesse. Disons en raccourci qu'il n'y a de noblesse qu'aux champs. Concevons pour commencer que l'autre pensée, celle de la nécessité, est vile. C'est refuser l'espoir à soi et aux autres, et disons même l'amour. A bien comprendre il n'y a pas de passions de l'amour, mais plutôt des actions de l'amour, qui sauvent l'amour. Cela veut réflexion avant explication; car nous marchons sur des cendres.

Telle est la première vertu du travail; et remarquez que je n'ai aucune peine ici à faire tenir en un tous les sens du mot vertu. Or je trouve dans le travail encore une autre vertu qui est autant au-dessous de nous que l'autre est au-dessus. On aura à dire dans la suite que nous ne nous défions jamais assez de l'humeur; et l'humeur sommairement consiste en des mouvements de nos fluides secrètement poussés par des contractions de nos muscles et c'est ce qui fait que la seule attente d'une action nous irrite. Et en revanche il est d'expérience que l'action guérit cette sorte d'humeur, que nous appelons, selon le cas impatience, timidité ou peur. C'est ainsi qu'à notre insu le travail nous guérit de la partie inférieure et presque mécanique de nos passions; ce n'est pas peu. Les mains d'Othello étaient inoccupées lorsqu'il imagina d'étrangler quelqu'un.

ALAIN.

STENDHAL

S'il est une occasion où il est permis de se citer soi-même, c'est assurément lorsque, sur un sujet, on résumait ce qui vous paraissait et vous paraît encore essentiel. Afin, donc, de situer le problème stendhalien tel que je l'entends, je me permets de reproduire ici quelques lignes écrites il y a une quinzaine d'années :

« Le charme spécial de la supériorité de Stendhal vient d'un je ne sais quoi d'inattendu, d'accidentel qui en accompagne toujours les témoignages. Béguin de professeurs à peine sevrés de livres, déconcertés et ravis à la fois par l'absence de toute preuve, de toute démonstration (j'ajouterai aujourd'hui : et de toute mise en scène), par cette floraison miraculeuse, sans racines et sans tuteurs. Un grand écrivain, ordinairement, apporte avec soi des certificats de sa supériorité : technique littéraire, logique objective, qualités singulières de la vision ou du style, principes fermement établis : ils constituent sa raison spirituelle, analogue à la raison sociale du commerçant. Stendhal ne se laisse garantir par rien de semblable. Ses créations s'enlèvent sur un fond parfaitement neutre et comme inexistant, aussi mystérieuses pour nous que l'était pour lui, quand il abordait les mathématiques à Grenoble, une somme positive de nombres négatifs. Il cesse à chaque ligne d'être médiocre sans qu'on puisse dire pourquoi ni comment. Toujours sous pression même lorsqu'il n'avance pas, il est inégalable dans l'art d'obtenir le crédit du lecteur, quoiqu'il n'obtienne pas ce crédit par des titres, mais par le seul magnétisme d'un mouvement vital sans contours précis. Il semble que Stendhal ait voulu purifier son œuvre de tout artifice, et même de tout art définissable, afin de dégager les traits essentiels d'un art plus profond, plus intimement fondu dans la vie même de l'esprit.

De sorte que ceux qui, comme M. Victor Giraud, ne perçoivent ni cette fusion, ni le rythme subtil de cette vie, ne découvrent rien chez Stendhal qui ne soit entaché de médiocrité et de prétention vaine. D'un autre côté, ses admirateurs soulignent surtout sa supériorité intellectuelle, son rationalisme et son « algébrisme », comme si l'armature intellectuelle de l'œuvre en assurait l'équilibre et la solidité. »

Ces lignes me paraissent assez bien définir, autant du moins que j'en puis juger, ce qui nous arriverait si, au lieu d'étudier directement Stendhal, nous l'abordions par la voie des stendhaliens ou des antistendhaliens. Si nous suivions le chemin de M. Victor Giraud, nous ne rejoindrions qu'un mystificateur prétentieux, dont le succès est une affaire bien lancée mais sans fonds derrière elle. Mais si nous choisissions celui des stendhaliens, nous nous attendrions à quelque magicien de l'intellect, qui tirerait à tout coup de la vie, et comme en se jouant, son essence « algébrique ». Je sais bien que quelques notes et déclarations de Stendhal, et bon nombre de ses boutades, semblent nous imposer l'un ou l'autre de ces accès, mais ce n'est jamais d'une bonne méthode critique que de définir un auteur par des traits susceptibles de provoquer automatiquement des jugements contraires. En fait, le stendhalisme de Stendhal est ce qu'il y a de moins grand, de moins essentiel en lui; de même que, sur un autre plan, le balzacisme de Balzac n'est pas ce qui fait la grandeur de la *Comédie humaine*.

Je voudrais d'abord, afin de préciser ma pensée, citer quelques passages. Dans *la Chartreuse*, au cours de sa lutte avec le comédien Giletti, et quand sa vie est en cause, il semble à Fabrice qu'il est à un « assaut public » « Cette idée lui avait été suggérée par la présence de ses ouvriers qui, au nombre de vingt-cinq ou trente, formaient cercle autour des combattants, mais à distance fort respectueuse... » On remarquera deux moments liés ensemble par leur contiguïté dans la narration : une impression venue à Fabrice au cœur de la bataille, et qui indique une parfaite coïncidence entre le personnage agissant et le romancier concevant son action; puis l'explication de l'illusion de Fabrice, qui suppose le narrateur extérieur à son personnage et

observant les causes des réactions psychiques de ce dernier. Tous les lecteurs de Stendhal savent que ce passage est typique de sa manière. J'ai peine à y voir, pour ma part, un exemple d'*algébrisme* (de cet algébrisme sur lequel je reviendrai tout à l'heure). J'y vois, par contre, le signe le plus clair d'un intuitionnisme dramatique pur. Car l'explication donnée ne peut naître, assurément, que de la coïncidence intuitive dont je parlais plus haut, coïncidence qui fait noter un sentiment imprévisible en dehors de l'action, et qu'on ne peut déduire de rien que de l'action elle-même.

J'entends bien qu'on convient que l'algèbre, ici, n'est qu'un mot métaphorique; qu'il signifie une suite de notations précises et simples, d'une certaine rigueur, *analogues* aux signes mathématiques. Mais l'analogie est extrêmement contestable. Voici d'autres exemples. Quand Fabrice essaie de plaire au bon archevêque Landriani, il se rappelle soudain que ce dernier affectait d'appeler Napoléon, Buonaparte : « ... à l'instant disparut toute l'émotion qui la veille le touchait jusqu'aux larmes. » Dissociation brusque, perçue ou *imaginée* par l'intuition. Et voici comment l'analyse stendhalienne marque l'intérêt que Mathilde de La Mole commence à ressentir pour Julien : « Ces yeux si beaux, où respirait l'ennui le plus profond, et, pis encore, le désespoir de trouver le plaisir, s'arrêtèrent sur Julien. Du moins, il n'était pas exactement comme les autres. » Association brusque, par contraste avec la dissociation brusque notée plus haut. La psychologie stendhalienne est une suite discontinue d'associations et de dissociations que son intelligence perçoit et note, cette intelligence étant constamment présente à l'action imaginée.

Stendhal a poussé très loin, plus loin qu'un autre, peut-être, un art où excellent peu de romanciers : l'art de laisser entendre, ou sentir, qu'à côté du sentiment ou de l'action qu'il note, il y avait d'autres actions et d'autres sentiments possibles, ce qui donne un singulier poids de réalité au sentiment ou à l'action exprimé; alors que beaucoup de romanciers, et parmi les plus grands, ne nous imposent leurs scènes que par leur caractère d'unicité. Cela est particulièrement sensible dans les actions d'une des plus belles créations de

Stendhal, dans Mathilde de La Mole, qui n'est pas indigne des filles de Shakespeare. Et cela se perçoit aussi, mais très différemment, chez Mme de Rênal, où la vertu et le péché sont présents ensemble et agissent ensemble, la fin de cet accord, sa rupture, expliquant, presque mécaniquement, la fin du *Rouge*.

Un autre trait de Stendhal, qui n'a guère été souligné, c'est sa manière, peut-être inconsciente, de mélanger l'impression de vie et l'impression d'automatisme (ceci ne contredit pas l'observation précédente sur la discontinuité de l'action stendhalienne, car il y a une discontinuité mécanique). Ce mélange me charme toujours lorsque je relis *la Chartreuse*, ou certaines pages de *Lucien Leuwen* ou de *Lamiel*. *La Chartreuse*, si vivante entre son lac, sa tour-prend-garde, sa saveur de fruit méridional, de poussière blanche, et les froissements de soie et les tintements de perle de la Sanseverina, fait aussi penser à ces jouets d'autrefois, dont les multiples personnages s'animent au son d'une boîte à musique, ou encore à ces magnifiques orfèvreries de Dresde qui représentent, dans des matières précieuses, des cours princières en miniature.

Un autre encore, ce sont les rapports de Stendhal et de son œuvre *à la lecture* de cette œuvre (et non pas, bien entendu, à la lecture des œuvres d'érudition sur Beyle). D'ordinaire, dans les romans, ou bien l'auteur circule tout le temps parmi ses personnages et ses décors, comme ces convives gênants qui vous empêchent de regarder à force de vous faire voir (car, dans un vrai roman, l'auteur, une fois l'œuvre écrite, ne doit plus être qu'un convive); ou bien il s'efface, mais en même temps il s'agrandit, s'élargit aux dimensions du livre, à la façon de Balzac. Stendhal, lui, on sent sa présence invisible, et on l'entend, comme ces fantômes ironiques qui répondent aux spirites de tous les coins de la pièce; mais il garde toujours sa taille, et souvent même on le trouve plus petit que ses héros. Pour un peu, il se moquerait de l'auteur, par mégarde, et un bon mot déplacé pourrait lui échapper au milieu de quelque scène pathétique. D'où l'impression particulière de réalité qui se dégage des scènes, l'impression d'un « c'est comme ça parce que c'est comme ça » qui est, involontaire ou non, un comble d'adresse.

Pour ma part, je tiens, avec bon nombre de mes contemporains, *le Rouge* et *la Chartreuse* pour deux des grands romans français du XIXe siècle, et je ne crains point qu'une nouvelle postérité refuse de ratifier ce jugement. Que si, maintenant, car c'est un jeu stendhalien, j'ai à me prononcer sur celui des deux que je préfère, je répondrai volontiers que *la Chartreuse* me charme davantage mais que je tiens *le Rouge* pour plus grand et plus essentiel.

A côté du caractère de Julien Sorel, trop connu et trop repris pour qu'il soit besoin d'en rappeler les traits (et pourtant, que de nuances encore on pourrait rappeler, et notamment la naïveté et la faiblesse secrète du jeune homme, et ce quelque chose de meilleur en lui que lui-même et que, mieux que lui-même, les femmes percevaient, de sorte que ses écarts devant elles sont plutôt des refus d'une partie de soi), Mathilde de La Mole est une des femmes les plus vivantes de la littérature française.

Mathilde est une fille de race qui devient tout ce qu'elle peut être contre l'accumulation de tout ce qu'elle a. Julien est le corps singulier qui attire et fixe son être intime qui cherche à s'échapper, à se dépasser sous le symbole de la réminiscence historique. Mais le *reste* de son milieu, chez Mathilde, c'est la volonté froide, têtue, la volonté voulue qui la pousse à échapper à ce milieu. Mathilde est une utilisation réussie du romantisme qui, au fond, avait manqué ses héros et ses héroïnes du XVIe siècle par trop de révérence petit-bourgeoise pour ces grands seigneurs. Il y a ici conquête, viol de la pensée intime, de l'intime réalité. Mathilde est, par personne interposée, la dernière conquête sociale de Napoléon.

Je suis moins familier, je l'avoue, avec les *Vies*, de peintres, de musiciens, et je n'ai lu *Racine et Shakespeare* que par devoir, à la Bibliothèque de la Sorbonne. Pour *De l'Amour*, il me semble que ces dissertations à froid sur une affaire aussi brûlante, que cette suite de thèses, où les métaphores remplacent trop souvent les réalités, peuvent très bien fournir des thèmes de discussion dans les salons et les cafés. Elles donnent aussi à trop bon marché au lecteur l'impression qu'il est un psychologue. Et je veux bien que Stendhal ait

peint à merveille l'amour-passion, et montré parfaitement la marche et les effets de la cristallisation : mais qu'ai-je besoin d'avoir ces mots dans la mémoire pour suivre et applaudir les passions de la Sanseverina, de Clelia, de Mathilde, de Mme de Rênal? Ces mots n'ajoutent rien et m'encombrent. On peut voir cependant dans *De l'Amour* un essai souvent piquant, en plus affecté, en plus lourd aussi, de reprendre la tradition des moralistes. On peut y voir aussi une palette où se dosaient et se combinaient les couleurs du chef-d'œuvre : dans ce cas, je me tourne vers le chef-d'œuvre et j'oublie volontiers la palette.

Stendhal n'a pas seulement été compris en 1880. Il est « recompris » périodiquement. Quand on naît à lui, il renaît à vous. Et pour cet homme qui avait la passion et le génie de l'imprévu, il n'est pas de plus belle couronne.

RAMON FERNANDEZ.

ESQUISSE

Quelquefois, on pense qu'il y a dans la littérature des séquences et que d'imaginer des enchaînements d'âmes serait un plaisir secret comme de marcher seul sous bois, de s'arrêter dans le silence, considérant des traces sur le sol.

Pistes incertaines et d'autant plus excitantes pour le flair, contraires les unes aux autres et entraînant à des sentes divergentes et pourtant revenant toujours aux mêmes croisées.

Par exemple, il y aurait une littérature aristocratique... Mot trop vite prononcé, dangereux et qui tout de suite étrique un ensemble généreux de sensations et de suppositions. Peut-être abandonnerons-nous le mot et alors nous atteindrons la chose.

Quand aurait commencé cette littérature? Sans doute, quand la forme de vie était au déclin. Ne remontons pas jusqu'à Saint-Simon. Nous ne cherchons pas des aristocrates, mais une idée d'aristocratie qui, nous l'espérons bien, nous mènera fort loin de ce que le commun, d'en haut ou d'en bas, a pu mettre autour de ce mot.

Quand Saint-Simon écrit, l'aristocratie en France a été à demi détruite par les rois et c'est bien pour cela qu'il écrit; mais la chose est encore trop vivante pour qu'elle soit devenue une idée, et encore moins une idée que travaille la sublimation. Le duc témoigne de la chose avec ces moyens tant innés qu'improvisés dont l'abondance nous laisse déconfits et qui nous changent de ceux du duc de La Rochefoucauld bien qu'ils décèlent, somme toute, une philosophie toute semblable, celle des gens qui ont été au fond des affaires. Le scepticisme de ces gens-là laissera toujours loin en arrière celui des gens de cabinet et se portera toujours aussi plus allégrement.

Il faudrait peut-être dire un mot de Boulainvilliers qui, de son château du pays de Bray, lance entre autres l'idée un peu simple de l'origine germanique de l'aristocratie française. C'est par ce pays de Bray que Gobineau fera passer son incroyable famille qu'il prend à Bordeaux dans la robe, fait remonter dans l'épée aux compagnons de Guillaume, et de là dans le divin scandinave jusqu'à Odin. Tout en servant les Aryens, il s'est servi lui-même. C'est aussi dans un château du pays de Bray qu'il passera ses vacances de diplomate et c'est là qu'en 1871 il écrira de terribles pages sur la France, bien plus terribles que celles de Renan.

La littérature aristocratique ne commence qu'avec de Maistre. Quand l'aristocratie est par terre, elle se met à parler, de tout autre façon qu'elle le faisait jusque-là. Elle s'installe où elle a été rejetée, dans l'empyrée; elle s'y fabrique une métaphysique, elle y distille son essence. La voilà qui considère ses célèbres attaches avec le christianisme. Il y a beaucoup de choses dans le christianisme, et l'Ancien Testament peut être de grande ressource pour un homme qui est né sur les Alpes entre la France et l'Italie, qui nourrit sa méditation des audaces et des destructions extrêmes de la Révolution française et de l'Empire français, qui séjourne longtemps à Saint-Pétersbourg. Cet homme est entraîné aux vues larges et profondes, et il ne craint pas le paradoxe car l'esprit maçonnique alors dans sa sève l'incite à voir le dessous mystique des choses. Il construit le système qui va faire fortune, surtout dans l'esprit des ennemis, de l'autel et du trône. Du trône, car cette aristocratie française a été marquée à jamais par ses persécuteurs royaux et elle se croira toujours contrainte au monarchisme; elle y contraindra tous ceux qui s'inspireront de ses pensées et de ses écrits.

Pour parler de Bonald, il faudrait le connaître.

Chateaubriand n'est pas un bien grand aristocrate, mais il songe d'autant plus à la chose et s'en donne tous les airs, sans comprendre que sa plus grande assurance lui vient de cette principauté littéraire toute bourgeoise que lui ont léguée de francs roturiers comme Arouet et Rousseau. Il donne aussi dans le trône et l'autel, mais avec des écarts libéraux que nous retrouverons chez d'autres.

Éminemment, chez Vigny qui n'est pas non plus de haute lignée mais qui se soucie de façon très précise du destin de la noblesse en France. Et non pas seulement dans *Cinq-Mars* Mais, après 1830, l'ancien garde du corps, qui avait fait le voyage de Gand, jette son blason par-dessus les moulins en même temps que Lamartine. M. de Musset avait-il un blason? M. de Lamennais n'en avait sûrement pas. Tout comme le « vicomte » Hugo, en 1848, Vigny sera candidat démocrate, voire socialiste aux élections législatives. Socialiste, cela peut aller avec l'esprit de réaction le plus pur, et il reste que dans ses poèmes, ses romans, son journal s'est composé cet air d'aristocratie qui chez lui plus que chez tout autre vous met sur la piste de ce qui est ici cherché.

Air d'aristocratie, il faudrait plutôt dire : air de noblesse. Y a-t-il jamais eu une aristocratie en France, après la disparition des grands féodaux? Y a-t-il rien de comparable à ce qu'il y a eu en Italie, en Angleterre? Mais il y a eu une noblesse; la plupart des hommes qui nous occupent ici sont de petits nobles, voire des anoblis.

Chez Vigny on arrive à l'idée littéraire de noblesse. C'est une idée qui prend le parti de s'intérioriser et de se sublimer. C'est une certaine façon de considérer les choses humaines d'un point de vue d'histoire, d'abord. Fatalement, le noble écrivain a le sentiment qu'il tire personnellement de l'histoire, de ses rythmes de croissance et de décroissance, de grandeur et de décadence, à la fois son fort et son faible, sa principale raison de témoigner.

Ensuite, il est toujours imbu d'un particulier christianisme qui noue les intérêts métaphysiques et les rêves sociaux, qui voit dans la société humaine un reflet de la société divine (celle-ci étant en réalité conçue d'après le type terrestre de la monarchie); il ramène toujours les aventures humaines au destin cosmique. Il est pessimiste, mais anciennement rattaché à une vigoureuse philosophie de l'être. On sent des traces persistantes de cette vigueur même dans le doute et le désespoir qui creusent à des profondeurs différentes Vigny, Musset, voire Lamartine.

Enfin, chez l'écrivain noble, il y a une allusion perpétuelle — et c'est peut-être ce qui compte le plus pour l'influence —

à une certaine tenue, à une certaine attitude, à un certain comportement de l'homme physique et social. L'écrivain noble se tient droit, se distingue, mais aussi il se retrait, se renferme et se clôt.

Tout cela est chez Vigny et va s'achever chez ceux qui sont vraiment intéressants selon notre propos, les grands symbolistes : Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam.

Au milieu du XIXe siècle, l'idée d'aristocratie et de noblesse se détache enfin, et nous nous y attendions, des aristocrates et des nobles. On ne serait pas loin de proposer Baudelaire comme le parangon de l'idée de noblesse dans la littérature française. Or, c'est un parfait roturier. Il n'en reste pas moins que tant par sa philosophie franchement réactionnaire empruntée à de Maistre, par sa métaphysique dérivée du maçonnisme altier des martinistes, par ses airs de révolte antibourgeoise que par l'esthétique dégoûtée et recluse qu'il établit pour tous ses successeurs, Baudelaire montre des titres assez indiscutables à ce rôle qui certes ne suffit nullement à caractériser son génie. Pas plus que le fait d'être le bâtard de Talleyrand ne suffit à expliquer Delacroix.

Barbey n'est pas beaucoup plus noble quant aux parchemins que Baudelaire et il ne fait en un sens qu'installer dans la vision plus vulgaire du roman ce que Baudelaire a posé dans l'essentiel du chant. Cela nous fait penser qu'il aurait peut-être fallu parler de M. de Balzac dans cette histoire. Car le snobisme robuste et conquérant des roturiers en mal de particule ou de noms à double détente n'a pas peu contribué à constituer le registre de plus en plus imaginaire que nous pensons déchiffrer ici. Labrunie se fait appeler de Nerval et croit dur comme fer qu'il descend des princes de Foix; cela est de conséquence. Et Bloy tient peut-être avec plus d'acharnement à toutes les particularités du système noble que ses maîtres blasonnés et couronnés. Il est royaliste autant que catholique, mais méprise dans leurs personnes qu'il déclare totalement déchues aussi bien les aristos que les curés. Car, comme le fut au temps de la Fronde et de 89 l'instinct de la noblesse, rien n'est plus proche des extrémismes de gauche par le mépris et par la rancune que toute cette rêverie nobiliaire, qui est un romantisme démesuré

tout en s'appuyant sur les plus sérieuses et durables réflexions de la philosophie de l'histoire et de la métaphysique.

Nous sommes tout à fait dans l'imaginaire avec Villiers de l'Isle-Adam, mais au fond de l'imaginaire. Véritable aristocrate, il finit en prolétaire de café. Il concentre et résume tous les aspects qui ont été ici tout juste entrevus, à peine indiqués. Pour cela, il mériterait une étude particulière. Haine du moderne qui permet pourtant d'entrer dans sa plus certaine intimité (les *Contes Cruels*, *Tribulat Bonhommet*, *l'Ève future* achèvent le voyage entrepris dans les dessous du siècle par le Baudelaire du *Spleen de Paris*), humour atroce, dandysme rigoureux mais tout retourné contre lui-même, dans *Axel* intégration parfaite du macrocosme dans le microcosme selon les vues constantes chez tous nos gens d'une sorte de catholicisme initiatique, — lequel prétend frôler seulement les sciences secrètes, mais en fait s'y perd de la plus hérétique façon, — philosophie de l'histoire présente dans l'observation la plus immédiate et la plus réaliste qu'elle transfigure et introvertit étonnamment, récession de tous les arts, peinture, musique dans une poétique qui absorbe tout pour tout sublimer, tout consumer, ce sont quelques-uns des traits qu'il faudrait compléter et entrelacer pour fixer enfin cette figure capitale au croisement de la ligne noble et de la ligne symbolique.

Il resterait à pousser cette étude élémentaire jusqu'à nos présentes générations et, par ailleurs, traiter de la question très caractéristique du style.

DRIEU LA ROCHELLE.

NOTES

ORIENT, par *Pius Servien*, suivi de LE CAS SERVIEN, par *Paul Valéry*. (Éditions de la N. R. F.).

Paul Valéry a voulu donner à ce recueil non pas une préface mais une postface, et qui est intitulée *le Cas Servien*. L'importance de l'auteur qu'il commente se trouve ainsi marquée par lui plus particulièrement pour le public. Il présuppose qu'après avoir subi l'envoûtement étoilé de pièces magnifiques telles que *Captive* ou que *l'Aube*, le lecteur ne laissera pas d'être impatient de recevoir une information de surcroît sur le poète. Or, Pius Servien n'est pas seulement l'artiste accompli, le rythmicien dont le métier parfait de faiseur de vers frappe doux et fort, et d'un infaillible marteau, chaque poème, chaque strophe, chaque rime. Il s'est avancé loin dans des ordres de connaissance que les apparences laissent croire étrangers au climat des Muses. Il a écrit, sur le langage des sciences et le calcul des probabilités, des ouvrages d'une valeur originale et que les connaisseurs placent au premier plan. Il nous a donné des *Principes d'Esthétique*, une *Introduction à une manière d'être* et divers Essais sur le rythme. Il assemble donc les qualités et les vertus du mathématicien, de l'esthéticien, du géomètre et du poète. Il se meut à l'aise dans la jonglerie des grandeurs, dans ce ballet précieux des *x* dont l'explosion de moustiques faisait éclater la tête aventureuse du Michel Ardan de Jules Verne... Il peut disputer à jeu égal avec M. Émile Borel sur le principe d'indétermination de Heisenberg, ou sur la loi des écarts de ce Gauss dont le cerveau reproduit par l'image présente l'aspect d'une résille serrée qui ne laisse s'esquiver aucun calcul... Léonard lui donnerait du cousin, Winckelmann le tiendrait pour frère, et Paul Valéry examine aujourd'hui son cas avec la patience et le contentement du naturaliste qui considère sur la lentille une coupe d'organe de haute précision.

Comment un savant de ce mérite peut-il se montrer, en même temps, créateur de formes poétiques où il semble que l'homme doive se trouver engagé tout entier? Ici, Paul Valéry estime à juste titre que la distinction qu'introduit Pascal entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse peut égarer bien des jugements. Dans l'interprétation la plus commune de la formule pascalienne, il subodore un relent suspect de romantisme, une traînée de fumée trompeuse qui brouille le jeu et masque les pièces : « Il en résulte, dit-il, une division artificielle, précoce et souvent définitive des intellects, qui n'est peut-être pas aussi favorable que l'on croit à leur avancement

respectif et à l'accroissement de valeur des productions des uns et des autres. »

Vivent donc les hommes de la Renaissance, les hommes complets comme Michel-Ange et comme Léonard, ceux qui sont tour à tour, selon qu'ils y consentent, la glace et le feu, la règle et le flux, la patience et l'ardeur, ceux qui mesurent l'Univers et ceux qui le remplissent. Ces divisions, toutes ces querelles mourront comme celles des réalistes et des nominaux. Pourquoi donc un poète ne serait-il pas un mathématicien ? Un cerveau un peu fin nous montrerait que l'âme de l'un et l'esprit de l'autre tendent à se rejoindre à peu de distance de leurs points de départ pour se rencontrer au sommet commun de la perfection. « La géométrie n'exclut rien, pas même les poètes », a dit Joseph Bertrand. Ne sommes-nous pas tous géomètres en quelque manière ? Sans la géométrie, l'enfant pourrait-il marcher, l'abeille faire son miel ? « Aussitôt, écrit Valéry, que l'instinct ou l'impulsion poétique passe à l'action de produire, on peut observer que *quelque chose d'analogue à un calcul* se prononce ou se dessine dans l'esprit en travail, puisque quelque chose tend à se conserver et qu'une certaine forme se propage de proche en proche, condition même de l'unité d'un poème aussi bien que de tout calcul. » Dans le cas de Pius Servien, il n'y aurait donc pas deux natures, celle du poète et celle du savant, qui, tour à tour, prendraient le pas l'une sur l'autre. Ces natures au contraire se connaîtraient, s'interpénétreraient « en profondeur », et de leur connaissance mutuelle naîtrait ce besoin de rigueur qui a conduit le savant à analyser le langage de toute science et le poète à définir, par une étude minutieuse du rythme, les conditions idéales du langage lyrique.

L'on comprendra par conséquent que l'esprit scientifique de Pius Servien l'ait conduit à épouser en poésie les formes les plus classiques de la technique traditionnelle, dont il est au surplus permis de soupçonner qu'il cherche encore à rendre les servitudes plus sévères afin de se donner la satisfaction d'en triompher. Dans toutes les pièces d'*Orient*, Valéry décèle un sentiment musical sans défaillance, une plénitude harmonique évidente. Il y relève encore une transparence qui ne va pas toutefois sans secrets.

Pius Servien a entendu la leçon de Mallarmé. S'il ne le suit pas dans sa solitude « aux diamants extrêmes », dans son Cocyte de lumière noire, il est comme lui soumis à l'incantation du mot, qui, de sa force centrifuge, prolifère, foisonne, tire des filets fluorescents de musique et de couleur. Mais il écrit un vers comme celui-ci :

Et la biche vient boire à la surface unie.

Vers parfait, qui sollicite tous nos sens et qui est d'un maître. Ou ces *Vierges Folles :*

Vers les rochers déserts par la rage chassées,
Vous vous éparpillez en bandes harassées,
Comme des morts pressés de traverser la mer.

Après avoir loué le ton du poème, il faudrait encore insister sur l'inspiration qui le conduit, si personnelle, si chaude, nourrie d'une sensualité poussée jusqu'à la véhémence, parfois jusqu'au crissement...

Des marchands écartaient le drap sur ma peau nue.
Des yeux glissants foulaient les obscures tiédeurs,
Me faisant frissonner sous leur bave inconnue.

Montez le long des corps, résineuses ardeurs.
A nos cheveux mêlez vos tresses incertaines.
Prenez-nous dans les plis laiteux de vos odeurs.

Ou ces beaux vers de *Couronnement :*

Mon peuple s'est gonflé d'espoir comme une éponge.
Mes grands goûtaient aux bols enrichis de rubis.
J'ai vidé jusqu'au fond leurs coupes de mensonge.

Tout frémissant encor des ans que j'ai subis,
Comme un cyprès hautain sent monter la limace,
J'ai senti leurs baisers au bas de mes habits.

L'âcre relent de poudre au vent du soir s'efface.
Je retrouve mes mains pesantes de pouvoir
Et pour les reposer n'ai que l'heure qui passe,

Et je n'ai pour amis que les souffles du soir.

On ne saurait dire d'un poète capable de tels accents qu'il ait rien d'un raisonneur étriqué dans le treillage de ses équations et de ses formules. Il prend la vie à bras-le-corps, il la presse, il la somme de livrer tous ses biens, tous ses « charmes ». Et la vie se rend à ce séducteur. Mais il la transmue, il fait de la fleur de chair et de sang une fleur de cristal et de diorite qui garde le frémissement de la vie. Le « Cas Servien » est celui d'un homme foncièrement intelligent, mais non pas moins sensible. Assurément, ces rencontres-là ne se voient pas tous les jours.

LÉON-PAUL FARGUE.

*
* *

VIE DE MALLARMÉ (tome II), par *Henri Mondor* (Éditions de la N. R. F.).

Peut-être n'est-il pas d'existence qui fut davantage privée d'événements que celle de Stéphane Mallarmé. Toutefois, cette existence même constitua un événement considérable dans la nôtre. Elle reflète à jamais pour un certain nombre d'esprits une noblesse faite de refus, une protestation silencieuse et implacable à l'égard des

compromissions inhérentes à la vie en société; la foi la plus ardente et la mieux soutenue par les pouvoirs de l'intelligence en la Poésie, qui lui paraissait composer « une Doctrine en même temps qu'une contrée ». C'est pourquoi j'admire qu'en des temps si changés d'événements, qui encombrent notre horizon mental au détriment de la spéculation désintéressée, Henri Mondor ait su préserver en lui la liberté d'esprit indispensable à l'achèvement de la tâche qu'il s'était fixée lorsqu'il entreprit d'écrire la vie du grand initiateur de la génération symboliste. Le second volume de la *Vie de Mallarmé* qu'il nous offre aujourd'hui englobe en ses huit cents pages la deuxième période de la vie du poète qui va de 1872 à 1898, année de sa mort. Au cours de ces vingt-six années d'existence parisienne, Stéphane Mallarmé, qui devint le guide de groupements successifs de poètes, écrivit et reçut d'innombrables lettres, accueillit, tant à Paris que dans sa retraite de Valvins, les personnalités françaises et étrangères les plus diverses de son époque. De sorte que l'entreprise assumée par Henri Mondor de retracer la vie du poète se confondait avec la nécessité de peindre le tableau complet d'un temps que son haut exemple éclaira. Henri Mondor le comprit, et fit face à l'obligation qui de surcroit s'imposait à lui : avec une patience que soutenait un amour infini, il réunit au cours d'une vingtaine d'années les lettres et billets écrits ou reçus par le Maître, il rechercha en des revues oubliées ses pages non encore recueillies en volume, rassembla ses inédits, et interrogea passionnément ceux qui eurent le privilège de l'approcher. Il parvint ainsi à constituer une somme de renseignements d'une richesse inégalée, tant sur la vie de Stéphane Mallarmé que sur l'histoire du symbolisme dont cette vie ne peut s'abstraire. Et au moment d'aborder l'œuvre d'Henri Mondor, il convient de songer à quel point il était malaisé de faire surgir, de ce puzzle que constitue un ensemble de documents et de témoignages refroidis par le temps, la hautaine figure d'un poète qui eut la pudeur de s'employer à nous dérober les circonstances d'une vie dont le rayonnement s'étendit à l'époque si foisonnante qui lui servit de décor. C'est à cette tâche qu'Henri Mondor est parvenu pour notre joie et notre enseignement.

Sans le moins du monde romancer son sujet, mais en lui redonnant la vie par touches délicates et notations de détails qui tous ressortent de documents incontestables, Henri Mondor a fait revivre pour nous des épisodes curieux ou émouvants qui appartiendront désormais à l'histoire littéraire dans la forme qu'il leur a donnée, tels que le refus par Anatole France des poèmes que Verlaine et Mallarmé présentèrent à son agrément pour le *Parnasse Contemporain*, la rencontre de Mallarmé et de Rimbaud, l'élaboration du livre de Huysmans *A Rebours*, à propos de laquelle Mondor nous révèle des fragments de la correspondance échangée entre Huysmans et Mallarmé, la mort de Villiers de l'Isle-Adam, que Mallarmé et Huysmans assistèrent à ses derniers instants, l'apparition du vers libre dans la poésie française, les tournées de conférences effectuées par Mallarmé en

Belgique et en Angleterre, l'histoire de la liaison qui unit Mallarmé à Méry Laurent, enfin et surtout l'évocation des fameux Mardis au cours desquels nous assistons aux débuts d'écrivains tels que Gide, Claudel et Valéry dans la vie des Lettres.

On sait que les écrivains qui eurent la fortune d'assister aux Mardis de la rue de Rome se montrèrent avares de confidences à l'égard des fameux entretiens dont ils bénéficièrent. Toutefois il se dégage des suggestions d'Henri Mondor une indication qui me paraît l'un des plus importants apports de son ouvrage : une partie de l'œuvre de Mallarmé fut orale, et se déploya au cours des causeries célèbres du Mardi soir auxquelles assistèrent la plupart des jeunes écrivains du temps. De telle causerie de Mallarmé allait naître tel chef-d'œuvre d'un poète ou d'un prosateur aujourd'hui célèbre. Ce n'est en rien diminuer le mérite et la gloire des écrivains qui à leur début entourèrent Mallarmé, que de constater la part qui revient à leur initiateur dans la formation de leur esprit comme dans celle de leurs œuvres. L'on ne peut d'ailleurs ici se guider que sur des présomptions et des recoupements. Mondor, fidèle à sa délicatesse coutumière, n'a fait à ce propos qu'entr'ouvrir ses carnets de notes. Toutefois, il semble bien que plusieurs grands livres de la fin du XIX[e] siècle et du début du XX[e] siècle nous permettent d'entendre derrière les voix de leurs auteurs celle du Maître dont ils furent en quelque sorte les évangélistes discrets.

J'ajoute que le dernier livre d'Henri Mondor constitue une mine de documents qui ne manqueront pas d'éblouir et de passionner les admirateurs de Stéphane Mallarmé : un fragment du *Finale* inédit d'*Hérodiade* et le testament spirituel du poète sont les plus beaux joyaux de ce trésor que Mondor nous livre avec une générosité qui contraste très heureusement avec la réserve égoïste que présentent d'habitude les collectionneurs.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

Autorisation de publication n° 25.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VI[e].

CHEZ PLON

HENRI TROYAT

Le Mort saisit le Vif 24 fr.

Roman

Du même auteur :

Le Jugement de Dieu 23.40

HENRI GUILLEMIN

Les Philosophes contre Jean-Jacques

"Cette Affaire infernale"

L'Affaire J.-J. ROUSSEAU-HUME (1766). 33 fr.

Du même auteur :

Flaubert devant la Vie et devant Dieu 26 fr.

MARCEL DUNAN

Napoléon et l'Allemagne

Le système continental et les débuts du Royaume de Bavière (1806-1810). 160 fr.

HENRI D'ESTRE

Bonaparte 26 fr.

Les années obscures (1769-1795).

Dr RENÉ BIOT

Santé humaine 24 fr.

Collection « PRÉSENCES ».

Du même auteur :

Le Corps et l'Ame 23.40

■

A propos du Centenaire de la Mort de Stendhal :

PAUL ARBELET

STENDHAL ÉPICIER OU LES INFORTUNES DE MÉLANIE 19.50

ARTHUR CHUQUET

STENDHAL-BEYLE 52 fr.

De la publication de la correspondance de Francis Jammes

MÉMOIRES

T. I. - **De l'Age divin à l'Age ingrat** 19.50

T. II. - **L'Amour, les Muses et la Chasse** 19.50

T. III. - **Les Caprices du Poète**. 19.50

N. R. F.

Nouveautés

ALEXANDRE DUMA

MES MÉMOIRES

Deux volumes (1.100 pages).

Introduction et notes de Claude Blanchard

Une verve prodigieuse, un esprit étin un narrateur incomparable.

PIERRE DEVAUX

L'AVENIR FANTASTIQU

Ce que nous réserve la science de demain. 3

ANDRÉ CŒUROY

Histoire Générale du J

Strette - Hot - Swing

LOUIS-FERDINAND CÉL

Voyage au Bout de la Nuit

Avec 15 dessins de Gen-Paul.

MAURICE PERCHERO

Sur le Chemin des Die

Le meilleur livre français sur le J

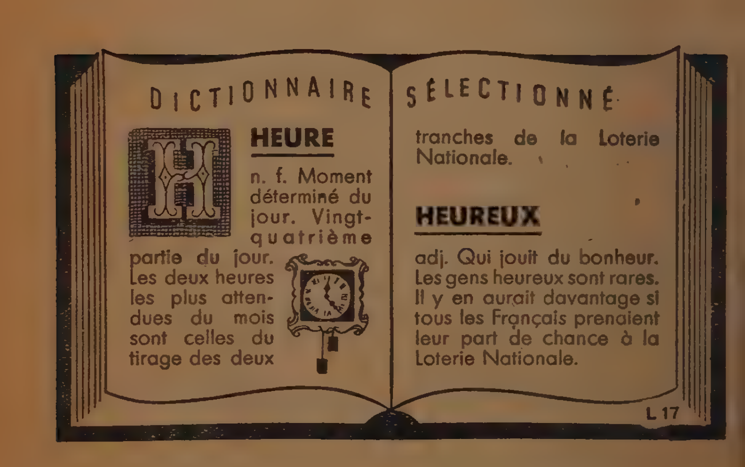
ANDRÉ HUMBERT

Monseigneur de Zavar

Le Sang de l'Amour et de la Glo

■

ÉDITIONS DENOËL



DICTIONNAIRE SÉLECTIONNÉ
HEURE
n. f. Moment déterminé du jour. Vingt-quatrième partie du jour. Les deux heures les plus attendues du mois sont celles du tirage des deux tranches de la Loterie Nationale.
HEUREUX
adj. Qui jouit du bonheur. Les gens heureux sont rares. Il y en aurait davantage si tous les Français prenaient leur part de chance à la Loterie Nationale.
L 17

AVIS IMPORTANT

Les restrictions qui nous sont imposées dans notre approvisionnement e papier nous contraignent, à notre vif regret, à réduire notre tirage. Nous pen sons donc qu'il est de l'intérêt des lecteurs qui suivent notre revue de s'assure les prochains numéros en souscrivant un abonnement aux conditions indiquée ci-dessous.

France et Colonies : 6 mois .... 80 fr.
Étranger (Union postale) .... 90 fr.
— (autres pays) .... 96 fr.

France et Colonies : 1 an .... 150 fr.
Étranger (Union postale) .... 170 fr.
— (autres pays) .... 180 fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après :

Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française,** 5, rue Sébastien-Bottin Paris-7e — Compte chèque postal : Paris 169-33.

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revu Française,** 12, rue Bellecordière, Lyon — Compt chèque postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nou parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit êtr accompagnée de la dernière bande et de la somme d 2 francs en timbres.

Le Directeur reçoit le Jeudi, de 17 heures à 19 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptatio de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frai de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

GALERIE LOUIS CARRÉ
10, AVENUE DE MESSINE, 10 — PARIS-VIIIe

BRIANCHON

Pastels, Aquarelles et Dessins

(ŒUVRES RÉCENTES)

DU 15 AU 30 JUIN 1942

ŒUVRES

de

Marcel JOUHANDEAU

ROMANS - RÉCITS

La Jeunesse de Théophile, histoire ironique et mystique	21 40
Monsieur Godeau Intime	19 50
Opales	15 60
Astaroth	15 60
L'Amateur d'imprudence	23 40
Tite-le-Long	21 40
Binche-Ana	19 50
Monsieur Godeau Marié	23 40
Le Jardin de Cordoue	28 60

NOUVELLES

Les Pincengrain	21 40
Prudence Hautechaume	15 60
Le Journal du Coiffeur	19 50
Chaminadour	23 40
Images de Paris	21 40
Chaminadour (II)	27 30
Le Saladier	26 »
Chroniques maritales	28 60
L'Arbre de Visages	27 »

LITTÉRATURE

Algèbre des valeurs morales	27 30
Requiem... et lux	28 60

ÉDITIONS A TIRAGE RESTREINT

Les Térébinthe	épuisé
Elise	épuisé
Veronicana	épuisé

nrf